



Destins Croisés

alloé.

Destins Croisés

écrit dans le cadre d'alloé

roman collaboratif en 48 heures.

<https://alloe.fr>

Destins Croisés

Publié le 17 novembre 2020

v1.4

Auteurs :

NATALIA, Sylvie, Michelessi, Ju2, Judith Endrès, KIKI76, NATALIA,
Christophe Oyra, Mathieu, B. Fontaine, Marine P., Lou Pavilla, Sedrao,
Nicolas Brulant

Couverture : Mathieu Nicolas

Scénario et découpage : Nicolas Brulant, Florence Brillon et Mathieu Nicolas

<https://mathieunicolas.net>

Alloé pour Allez, on écrit :

<https://alloe.fr>

projet créé dans le cadre de l'asso **Nuit des Marmites** :

<https://nuitdesmarmites.fr>

—

Idée inspirée librement du Novel in a Day :

<https://novelinaday.com>

Projet mené grâce au logiciel Scrivener 3 (macOS) :

<https://www.literatureandlatte.com/scrivener/>



Destins Croisés

Publié le 17 novembre 2020



Le présent ouvrage est distribué sous licence Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0.

Ce qui signifie que vous êtes autorisés à **Partager** — copier, distribuer et communiquer le matériel par tous moyens et sous tous formats, selon les conditions suivantes :

Attribution — Vous devez créditer l'Œuvre, intégrer un lien vers la licence et indiquer si des modifications ont été effectuées à l'Œuvre. Vous devez indiquer ces informations par tous les moyens raisonnables, sans toutefois suggérer que l'Offrant vous soutient ou soutient la façon dont vous avez utilisé son Œuvre.

Pas d'Utilisation Commerciale — Vous n'êtes pas autorisé à faire un usage commercial de cette Œuvre, tout ou partie du matériel la composant.

Pas de modifications — Dans le cas où vous effectuez un remix, que vous transformez, ou créez à partir du matériel composant l'Œuvre originale, vous n'êtes pas autorisé à distribuer ou mettre à disposition l'Oeuvre modifiée.

Pas de restrictions complémentaires — Vous n'êtes pas autorisé à appliquer des conditions légales ou des mesures techniques qui restreindraient légalement autrui à utiliser l'Oeuvre dans les conditions décrites par la licence.

Chaque auteur demeure propriétaire de sa propre production dans le cadre de ce projet.

Destins Croisés

Chapitre 1 — *NATALIA*

Chapitre 2 — *Sylvie*

Chapitre 3 — *Michelessi*

Chapitre 4 — *Ju2*

Chapitre 5 — *Judith Endrès*

Chapitre 6 — *KIKI76*

Chapitre 7 — *hannef*

Chapitre 8 — *NATALIA*

Chapitre 9 — *Christophe Oyra*

Chapitre 10 — *Mathieu*

Chapitre 11 — *B. Fontaine*

Chapitre 12 — *Marine P.*

Chapitre 13 — *Lou Pavilla*

Chapitre 14 — *Sedrao*

Chapitre 15 — *Nicolas Brulant*

Chapitre 1

NATALIA

Rue de la Regratterie, Médiathèque François-Mitterrand, Place du 11 novembre. Les tilleuls sont en fleurs, la saison ne colle pas avec la date de l'armistice. Deux des trois terrasses sont fermées, la ville est si peu touristique que les cafetiers ferment l'été. C'est peu dire, donc tout, sur ce coin de Province. Une enseigne qu'il ne connaît pas lui fait face, le bar-tabac s'appelait "Chez Marcel" à l'époque, maintenant c'est "Le Yéti". Prénom du nouveau propriétaire ?

Katya est sur le pas de la porte, fine silhouette vêtue de blanc. Le téléphone coincé sur l'oreille, elle range une cartouche de cigarettes dans un fourre-tout en cuir épais bordé de franges, un cadeau d'anniversaire. Ce sac lui rappelle leur premier trek ensemble, en Mongolie. L'homme y voit un signe, une invitation.

En pleine conversation, elle n'a pas encore vu Tom, elle ne sent pas encore son regard, son souffle, ses mains sur ses épaules. Quand elle lève la tête, il n'est plus qu'à deux enjambées d'elle. Elle raccroche et sourit.

— Salut ! Un baiser au coin des lèvres. Il tente de prolonger le contact en la prenant dans ses bras, mais déjà elle s'écarte, se dirige vers une table mi-ombre mi-soleil et s'affale sur une chaise.

— Je supporte de moins en moins la chaleur, comment expliques-tu cela ? J'attends l'hiver dès l'été maintenant, un comble pour une fille de l'Est, non ? 35°C à Londres le mois dernier, l'air était irrespirable, l'horreur ! Tu as déjà vu de telles températures en juin ?

Elle rassemble de ses doigts fins sa longue chevelure noire et improvise un chignon, découvrant un front moite et de fines ridules de perplexité. Ses questions n'appellent pas de réponses. Il le sait, les réponses elle les a déjà, Katya a toujours aimé dialoguer seule. Pour lui le taiseux, la compagne idéale pour voyager et lier connaissance avec les étrangers.

Il l'observe alors qu'elle extirpe de la poche arrière de son jean un paquet chiffonné et allume une clope. Katya a maigri. Son visage est émacié, des cernes assombrissent ses yeux allongés d'asiatique. Une main délicate, pâle et

hésitante, vient se poser sur la table, tout près de la sienne. Il ne peut s'empêcher de la prendre, et de la serrer doucement. Elle ne la retire pas.

La conversation a été entamée en français, Tom préfère. Il ne maîtrise pas le vocabulaire russe des émotions qui le submerge.

Un homme à la forte carrure, dont la barbe parfaitement taillée descend jusqu'à milieu de la poitrine, vient à leur rencontre. Le Yéti, sans doute.

— Et ils vont prendre quoi les amoureux ? Son accent rocailleux dénonce l'autochtone, toute parentèle au Tibet est exclue.

— Tu prends une bière ?

— Non, pas d'alcool, une menthe à l'eau. Elle attend que le serveur tourne les talons. Un ange passe. Elle hésite, cherche ses mots, une cigarette.

— Tom, je suis enceinte.

— Ah. Il encaisse le coup de poing dans l'estomac, plié en deux pour ramasser le cendrier qu'il vient de faire tomber, acte manqué sans doute. Grossesse et tabac ne font pas bon ménage.

Tom se trouve soudain très con et très naïf. Au téléphone Katya avait beaucoup insisté pour le voir, parlant vite, presque essoufflée. J'arrive de Moscou, je ne reste que quelques jours en France, j'ai pris mes billets de TGV et loué une voiture. C'est pour te dire à quel point j'ai envie de te revoir, cela fait trop longtemps. Il faut qu'on parle.

Il avait senti et apprécié l'urgence de l'appel, mais se leurrerait sur les intentions de son ex-compagne.

Le séduisant frenchy — au lit garni dans chaque bureau de presse à l'étranger — n'avait été amoureux qu'une seule fois dans sa vie d'adulte. Katya. Un reportage dans l'Oural, et il était tombé raide dingue de celle qui lui avait proposé de tracer la route, d'abord dans ce Grand Nord hostile, puis un peu partout sur le continent asiatique. Il lui avait fait découvrir la France, présenté ses parents. Du sérieux, quoi.

La séparation avait été brutale. En Thaïlande, dans un bar du plus haut building de Bangkok. Elle en avait marre de cette vie de nomade. Elle voulait rentrer chez elle, ouvrir sa propre boîte. Sa voix était calme, déterminée. Elle avait déjà trouvé un financement, les locaux. Tom avait toujours apprécié son indépendance. Tant qu'elle la partageait avec lui.

— Est-ce que tu comprends ? Une relation à distance, cela ne pourra pas marcher. Tu ne comptes pas venir t'installer en Russie quand même ?

Encore une fois, pas de réponses attendues. De toute façon il était resté sans voix. Ils avaient échangé sur les modalités pratiques, objets et papiers personnels, meubles et souvenirs. Elle avait déjà tout organisé. Katya était partie la première. Refusant qu'il paye la note, après tout c'était elle qui l'avait amené sur ce rooftop aux cocktails aux prix exorbitants. Il n'avait pas protesté. Il payait déjà bien assez cher l'annonce unilatérale de leur rupture.

Tom n'avait plus envie de s'étourdir au Mai-Taï. Il avait besoin d'espace, d'air. Au 78e étage, la dernière attraction à la mode : une terrasse extérieure au sol vitré. On y accédait par un ascenseur aux parois transparentes. Il ne souffrait pas du vertige, mais il espérait bien avoir peur. Tout plutôt que d'avoir mal, largué de sang-froid par l'ex-femme de sa vie.

La vue était saisissante. Les lumières de la ville en CinémaScope s'allumaient au fur et à mesure que le crépuscule approchait. Sous ses pieds, le vide, et l'appel pressant à descendre une bouteille de vodka. Rien de mieux pour apaiser la morsure d'une louve de la taïga.

— Félicitations. Le ton est ironique, il n'a pas pu s'en empêcher. Visage de façade, volets fermés. Et c'est prévu pour quand ?

— Je ne vais pas le garder, assène la jeune femme. Je voulais un enfant, mais pour l'élever seule. Je ne veux pas d'un père, je suis trop indépendante pour supporter un mec à la maison, la routine, tout ça... tu comprends ?

La fumée de sa cigarette forme un point d'interrogation muet. Elle mordille maintenant sa lèvre inférieure, presque jusqu'au sang.

— J'ai rencontré un homme, on a fait un deal. Il était d'accord pour me faire un enfant et partir. J'ai eu de la chance, je suis tombée enceinte rapidement. J'étais tellement heureuse, Tom. Mais maintenant tout a changé. Ma vie est foutue. Je suis malade.

Sa dernière phrase est prudente, hésitante. Tom prend le temps de finir sa bière pour se donner une contenance qu'il n'a plus.

— Tu viens de faire 3000 bornes pour m'annoncer que tu es enceinte et que tu vas avorter ? Pourquoi ne pas l'avoir dit au téléphone Katya ? Et depuis quand être enceinte est une maladie ?

— Tu ne comprends pas, c'est pas le bébé le problème, ce sont les résultats des analyses de sang. La recherche des MST. Je suis malade, Tom, j'ai contracté le VIH. Je ne peux pas garder le bébé, c'est trop risqué. Pour lui, pour moi.

La jeune femme a retrouvé son débit rapide et son fort accent russe, il a du mal à la suivre. Il comprend la globalité de ses paroles, sans en comprendre la finalité.

— Le VIH ? Tom est sous le choc. Il réfléchit, rassemble ses maigres connaissances sur le sujet. Il existe des traitements pour ne pas développer le SIDA, non ? Y compris pour les femmes enceintes ? Et le père, tu l'as prévenu ? C'est ce connard qui t'a contaminé ?

Silence. La jeune femme cherche des lunettes de soleil au fond de son sac. Montures métalliques aux verres fumés.

— Sergueï n'est pas séropositif, Tom. Et je ne garde pas le bébé, ma décision est prise. J'ai le VIH et je voulais te le dire en face. Parce que je t'ai aimé, parce que je te respecte. Je ne sais pas quand j'ai été contaminée, mais je pense savoir par qui. Une relation épisodique, rien de sérieux. Tom ce que j'essaye de te dire, c'est que j'ai pu te contaminer à mon tour, côté timing c'est possible.

La nouvelle chemine, lentement mais sûrement. Son tee-shirt est trempé de sueur. Il a chaud et il a froid. Tom avait revu la jeune femme de temps en temps lors de ses séjours en Russie, et même si elle ne l'avait jamais accueilli plus d'une nuit dans son lit, il avait été heureux de la revoir. Elle prenait la pilule, et cédait toujours à ses demandes cajoleuses de ne pas utiliser de capote. Peut-être par culpabilité. Putain. Quel con.

— Tom, tu dois aller voir un médecin, te faire tester. Avec de la chance tu n'auras rien, on n'a pas couché ensemble si souvent que ça, en termes de probabilités le risque est sûrement faible, la preuve, Sergueï est clean. Tu m'écoutes ?

Cette fois-ci elle attend une réponse, qui ne vient pas. Ses ongles impatients tapotent la table, invitent l'homme à prendre la parole, ne serait-ce que pour couvrir le petit bruit agaçant. Il reste muet. Lentement, il caresse comme à regret la main de Katya, se lève et jette un billet sur la table.

À son tour la jeune femme repousse sa chaise, ses lèvres sont pincées, sa voix tremble, un peu.

— Je rentre à Moscou pour l'IVG. Tiens-moi au courant.

Il la regarde s'éloigner. Il aurait voulu croiser son regard une dernière fois. Un verre en terrasse, une louve blanche. Back to Bangkok. Mais cette fois-ci la morsure est bien plus profonde, et peut s'avérer mortelle. Il longe les murs, les

pavés sont disjoints, il manque de trébucher plus d'une fois. Putain. Fait chier. Il sent la panique l'envahir, s'efforce de respirer profondément.

Assis sur un banc, des punks à chiens et à Kro font tourner un joint. Ils l'interpellent, hey mec, une petite pièce ? Tom s'approche, fouille ses poches, plusieurs coupures de 50 euros et quelques kopecks. Il aime garder sur lui quelques piécettes, par nostalgie, désormais malheureuse. Il file les billets aux zonards ahuris et jette la monnaie dans le caniveau.

— Vous me filez une taf ? Il y a bien longtemps qu'il n'a pas fumé, il a oublié la sensation. Il n'en attend pas grand-chose, mais il est encore tôt pour téter une bouteille de vodka. Les gars ricanent, mais lui donnent le joint. Vas-y, garde le. C'est cadeau.

Tom tire une bouffée, et nonchalamment entame une conversation quelque peu décousue avec ses nouveaux amis. Mine de rien il lance d'un air détaché un "je crois que je suis séropositif."

— Ben bienvenue au club. Le plus âgé rigole. T'es PD ou tu te piques ? Les deux ?

— Ni l'un ni l'autre, une gonzesse.

— Toutes des salopes, fait le vieux. Les mecs se taisent, y compris Tom.

— Et vous savez où je peux me faire dépister de façon anonyme ?

— Ouais, à côté de la gare il y a un local d'AIDES, c'est ouvert que le samedi par contre. Vas-y, les types sont sympas. Et si tu l'as attrapé, y a un médecin bien, pas loin, il a l'habitude, ils te donneront son nom.

Tom d'un signe de tête remercie l'homme, retourne sur ses pas. Place du 11 Novembre, Médiathèque François-Mitterrand, rue de la Regratterie.

Chapitre 2

Sylvie

Alice trouvait bien pratique de vivre juste au-dessus de son arrêt de bus. Cela lui permettait de partir sans stress, au dernier moment, toujours au dernier moment... Mais parfois, comme aujourd'hui, elle savait avant même d'avoir atteint la rue qu'elle devrait attendre neuf minutes avant le prochain bus. Comme chaque matin, en passant le seuil, elle fixa la pharmacie jouxtant son immeuble et soupira. Elle ne vit pas l'homme qui se dressait sur son passage et le percuta, elle sentit son corps partir à la renverse et s'agrippa de toutes ses forces à ce qu'elle put pour ne pas tomber.

— Je suis désolée, je ne vous avais pas vu !

Elle était toujours agrippée à son bras et, maintenant, prenait le temps de le voir, de l'inspecter de la tête aux pieds. Il lui semblait le reconnaître... Il leva enfin les yeux sur elle et fit un mouvement pour dégager sa main. Il ne lui répondit pas, son regard était posé sur elle, mais il ne semblait pas la voir. Elle remarqua ses traits tirés, ses épaules tombantes. Gênée, elle s'excusa une dernière fois et partit s'asseoir sous l'abri de bus. Intriguée, elle se retourna une dernière fois et le reconnut enfin !

C'est Tom ! Un de ses voisins. Ils se croisent régulièrement à la piscine sur le *rooftop* de leur tour. Il lui est même arrivé de le rencontrer dans le hall ou dans les escalators, toujours bien accompagné... mais jamais avec la même femme. Un sourire se dessina sur ses lèvres, serait-elle un peu jalouse de lui attribuer autant de conquêtes ? Elle reconnut qu'elle n'avait jamais été indifférente à son charme, car il en avait beaucoup et en était bien conscient.

Cela lui revenait par vagues, comme un tsunami déferlant sur son cerveau. Comme une balle tirée dans son cœur et dont l'impact résonnait en ondes dans tout son corps. Violent et légèrement douloureux.

— Je suis désolée, je ne vous avais pas vu !

La voix lui sembla lointaine. Qu'avait-elle dit ? Que lui voulait-elle ? Pourquoi s'agrippait-elle à lui ? Sa seule pensée fut de se dégager. Il ne pouvait pas, non, il ne pouvait pas... pas maintenant... il ne pouvait plus

interagir avec un autre humain. Il ne la vit et ne l'entendit pas. Il caressait nerveusement la surface granuleuse du papier bon marché où était imprimé son traitement prEp en prévention... l'empreinte du sceau de la disgrâce, de la honte... il n'avait ni la force ni le courage d'affronter le regard de la pharmacienne quand il lui donnerait son ordonnance.

Avec les années, elle était devenue plus qu'une simple connaissance. De la compassion ? Du jugement ? Il redoutait autant l'une que l'autre. Inconsciemment, il avait pris sa décision, il irait ailleurs... là où on ne le connaîtrait pas... là où le jugement de l'Autre l'affecterait, lui semblait-il, bien moins. Il devait partir, fuir, quitter cette rue.

S'il avait pu, il se serait mis à courir. La rue l'agressait. Elle était terne, puait. Elle l'observait, le jugeait, le raillait, le poussait vers un gouffre, noir, sans fond et froid. Cela lui coupait le souffle, son cœur avait des dératés, le sol se dérobaît sous ses pieds. Il sentait perler sur sa peau, des gouttes de sueur. Un état grippal ? Un *hangover* ? Des courbatures dues au sport ? Il aurait préféré... mais la scène se répétait sans cesse... la table au restaurant... elle, enfin ses lèvres remuant, lui annonçant sa... il ne pouvait même pas penser le mot. « Au choix, vouloir un bébé de lui aurait été bienvenu ! Au moins, c'est la célébration de vie, les félicitations à venir, du genre : bravo mec, t'as bien bossé ! Accompagné de la petite tape sur l'épaule » non, non, rien de tout cela, elle l'avait condamné et amené direct à l'échafaud. La fête était bel et bien finie.

Tel un automate, il avait repris son chemin, du moins son corps. Son cerveau était à la limite de l'explosion. Il pensait à la réaction des siens. Ses amis, enfin du moins ses vrais amis, car les autres.... Il savait pertinemment qu'ils prendraient peur et s'éloigneraient petit à petit. Et, sa famille, son père... oui, son père aurait eu sûrement honte de lui. Et sa mère ? Cela la tuerait sûrement, il ne put en supporter plus, la vision de la tristesse de sa mère lui embrumait les yeux. Il était trop tard pour se reprocher ses agissements, son mode de vie, son insouciance. Il pensait avoir fait attention, apparemment non ! Ou était-ce une punition, du genre « tu l'as bien mérité, te voilà émasculé ! »

Il en était là des pérégrinations de son cerveau quand il se rendit compte qu'il faisait face à l'entrée d'une pharmacie. Son corps s'était figé, il attendait

les instructions. Il jeta un regard à la ronde « au cas où »... vida son esprit tout en expirant et entra.

Alice avait réussi à rattraper son retard et était sur le fil du rasoir pour prendre son *shift*. Personne n'avait rien remarqué. La première heure avait été intense. Beaucoup de maux de ventre, de tête, de douleurs articulaires ou musculaires. Elle venait de terminer avec « la mamie aux chats » et ses anti-puces. Elle était retournée dans l'arrière de l'officine pour commencer à déballer et ranger les livraisons du jour, quand elle entendit les battants de la porte électrique s'ouvrir et la sonnette se déclencher au passage d'un nouveau client.

— Bonjour, dit une voix grave d'homme.

— Alice, pouvez-vous prendre en charge le monsieur, je suis déjà occupée, avait demandé sa supérieure.

Alice s'exécuta aussitôt et revint à sa place

— Bon...jour...

Aussi surprise qu'intimidée, elle se retrouva face à Tom. Elle était intriguée et les questions fusèrent. L'avait-il suivie ? Pourquoi venir ici alors qu'il y a une pharmacie aux pieds de la tour ?

— Bonjour, lui répondit-il en lui présentant sa carte vitale et une ordonnance chiffonnée.

Il ne l'avait pas reconnue, c'était sûr. Elle enregistra son numéro d'assuré puis entra dans le logiciel de gestion pour envoyer à l'étage sa demande de délivrance de produit. C'est en tapant le nom du traitement qu'elle réalisa. Elle comprenait mieux son air abattu, son absence. Elle pourrait lui demander là, s'il était en attente des résultats. Ou simplement lui dire que la vie ne s'arrêtait pas là... mais elle sentait bien que ce n'était pas le moment, tout son corps était fermé. C'était souvent le cas quand les gens devaient faire face à une telle nouvelle. Elle mit dans un sachet son traitement, glissa discrètement les brochures qu'ils avaient à disposition et les numéros d'appels des centres d'aides et d'accompagnements.

— Plus tard, se dit-elle à elle-même. J'irai lui parler plus tard. Je saurai où le trouver.

Elle lui tendit le sachet qu'il prit. Il la remercia. Un instant, elle crut qu'il l'avait reconnue. Elle lui sourit, il esquissa un sourire contrit et regagna la sortie de l'officine.

Chapitre 3

Michelessi

— Allo Hélène ?

— Oh ! Coucou Marie ! Comment vas-tu ? Ça fait un bail qu'on s'est pas parlé !

— Oui, en t'appelant j'essayais de calculer, ça doit faire au moins un mois.

— Ah oui ! Oh ! ça passe trop vite ! Comment ça va ?

— Pas mal. Les enfants sont chez leur père ce week-end, je souffle un peu.

— Cool !

— Oui, en plus il prolonge et va les garder toute la première semaine des vacances.

— Ah oui ? Incroyable !

— Tu m'étonnes ! Mais bon, ça va faire un an qu'on fonctionne juste sur les week-ends, il serait peut-être temps qu'il passe à la vitesse supérieure pour la prise en charge de ses enfants. En tout cas, on progresse. Donc, il m'a appelée la semaine dernière pour me demander si ça me dérangerait qu'il les emmène avec lui en vacances. Ils vont sur l'île de Groix. Ça m'a d'abord fait plaisir de penser qu'enfin il se sent capable d'assumer le quotidien de ses gosses.

— Ouais, en même temps, ça va, ils sont grands maintenant !

— C'est sûr et en plus, à mon avis, il va bien se reposer sur Solenn.

— Ah bon ? tu penses qu'ils partent ensemble ?

— J'en suis quasi sûre. Je ne lui ai pas demandé, j'avais pas envie qu'il me fasse un sketch sur son « soi-disant manque de responsabilités que je passerais ma vie à lui reprocher ». Mais je me suis demandé pourquoi Groix ? il n'a jamais eu d'attirance particulière pour la Bretagne. Et là, ça m'a fait tilt : Solenn est bretonne et je crois qu'elle a une maison familiale là-bas. J'en ai déduit qu'ils avaient franchi une étape et qu'ils prenaient leurs vacances ensemble.

— Ça te fait quoi ?

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? J'aimerais tout simplement pas être à sa place à elle. Elle va tout se coltiner et Éric trouvera toujours un truc à

redire. Vraiment, je ne les envie pas. Du coup, je me suis aussi pris une semaine de vacances et j'ai bien envie de monter à Paris.

— Ah super ! on va pouvoir se voir ! Mais, tu vas faire comment avec Maman ?

— Ça changera pas grand-chose, y a l'infirmière qui passera tous les jours, comme d'habitude. Je vais lui préparer des plats à réchauffer et il y a toujours Madame Picard et ses délicieux plats surgelés ! Et pour la nuit, ma copine Samia va venir dormir ici. Ça l'arrange étant donné qu'en ce moment elle reçoit sa belle-famille !

— Ah ! Ah ! trop drôle ! Et tu arrives quand ?

— Je sais pas encore trop. Je vais me prendre un Airbnb. J'ai repéré une toute petite maison très sympa du côté de Montmartre, très mignonne.

— Ben pourquoi tu viens pas chez nous ?

— Je veux pas te vexer mais j'ai trop envie de calme, de me retrouver avec moi-même. En fait, j'y ai pris goût. Les week-ends que les enfants passent chez leur père sont du pain-béni pour moi. Je profite à fond d'être le centre de mon petit monde.

— Mais t'as pas peur de finir ourse ?

— Non, t'inquiète. Je vis pour moi mais ça veut pas dire que je fasse l'ermite. Je sors, ou pas, je vois des amis, ou pas. Je fais très exactement ce que j'ai envie de faire.

— Oh ! tu me donnerais presque envie de bazarder ma famille ! Mffff !

— Qu'est-ce qui te fait pouffer ?

— Je repense juste aux circonstances qui t'ont amenée là.

— M'en parle pas !

— Je ne peux pas m'empêcher de penser que tu as provoqué l'incident.

— Non non ! au contraire, j'étais super mal. Je ne voulais pas ça du tout.

— Quand même, se faire toper par son mari avec son amant !

— En plus, il était même pas encore mon amant ! OK, ça n'allait pas tarder à mon avis. Éric a juste surpris l'intimité d'un geste. Par contre, c'est vrai que j'aurais pu essayer de le détromper et que l'idée ne m'a pas du tout effleurée. Inconsciemment je devais avoir envie de cet électrochoc. Marre d'être toujours la cocue de l'histoire !

— C'est quand même incroyable qu'il vous ait surpris à la terrasse de ce café.

— Oui, d'autant plus qu'il n'était pas sensé être en ville ce jour-là. Il avait un chantier à contrôler à cent cinquante kilomètres de chez nous. C'était vraiment pas de chance qu'un problème avec sa voiture de location l'ait conduit dans le quartier où j'avais rendez-vous avec Paul !

— Ou ça a été plutôt une chance finalement.

— Finalement oui. Sur le moment ça a été très dur mais quand je vois ma vie aujourd'hui, quel bonheur !

— Et Maman, elle met un peu d'eau dans son vin ? Depuis qu'elle vit chez toi, ça doit pas être évident.

— Non, toujours rien de ce côté-là. Elle décline intellectuellement, tu sais. On évite le sujet. Je sais qu'elle reste bloquée sur la honte d'avoir engendré une salope de fille qui a trompé son mari. Le fait que j'ai vécu sous emprise pendant dix-sept ans, que je marchais perpétuellement sur des œufs pour éviter les crises, la honte des pétages de plomb chez des amis pour un regard soi-disant complice entre l'un d'entre eux et moi, le mal-être des enfants qui ne savaient jamais comment se comporter quand leur père était à la maison... tout ça, ça ne lui dit rien, on ne dérogeait pas aux règles de la bienséance, ça n'entachait pas son image de marque, ni la mienne. Maintenant que je ne me sens plus piétinée, que j'ai retrouvé confiance en moi, que je suis heureuse, tout simplement, tout ça elle ne l'entend pas, elle reste bloquée sur « l'infamie de ma trahison ».

— Ah ! Ah ! je crois l'entendre ! Et puis avec la maladie, ça va être difficile de la faire changer.

— En plus, je me trompe peut-être mais je me demande si, au fond, elle ne me jalouse pas un peu. Jean-Marie n'a jamais été un grand malade comme Éric mais il n'était pas tendre non plus. Dans ses dernières années Maman a un peu mené une vie de carpette avec lui, non ?

— Oh ! tu exagères ! Elle va t'entendre !

— T'inquiète, c'est l'heure de sa sieste, elle a mis ses boules Quiès. Mais c'est vrai, quoi ! Regarde un peu sa vie ! Toujours pour son mari ! Et elle là-dedans ? Quelle femme était-elle ?

— Je ne suis pas sûre que la question se soit posée à elle.

— Exactement ! mais elle s'est imposée à moi et j'en tire le plus grand bénéfice et ça, elle doit bien s'en rendre compte.

— Peut-être, je ne sais pas... Et sinon, j'ai une question un peu indiscreète.

— Ah oui ? vas-y.

— Côté sexe... c'est comment ?

— Ah ! Ah ! Ah ! Je te reconnais bien là, Hélène !

— Ben quand même, la question se pose. T'as pas un homme à disposition dans ton lit tous les soirs !

— C'est vrai. Mais comme sur plein d'autres sujets, j'apprends pas mal de choses sur moi-même. Pour tout te dire, au début, quand ça a pété avec Éric, le sexe était très loin de mes pensées. Trop de choses à gérer, trop d'émotions qui portaient dans tous les sens. Je n'ai même plus revu Paul depuis ce jour-là alors qu'il m'avait apporté beaucoup et que j'étais prête à passer à l'acte avec lui. Non, franchement, le sexe était vraiment super loin de mes pensées et de ma vie.

— Oui, je comprends, tu avais d'autres chats à fouetter !

— C'est ça, rigole avec tes sous-entendus graveleux. Par contre, quand les choses ont fini par s'apaiser, que nous avons trouvé notre rythme de croisière, sans pratiquement plus de tension avec Éric, j'ai commencé à me tourner vers l'avenir et à me questionner sur une possible relation. Mais franchement, je n'en ai pas envie, je suis trop bien de n'avoir que les enfants et moi-même à gérer. C'est vrai que maintenant j'ai Maman aussi mais elle ne pose vraiment aucun problème. On n'aborde pas les sujets qui fâchent, c'est tout.

— Oui, il vaut mieux pas.

— Bon, sinon, d'accord, j'ai passé une nuit à l'hôtel avec un type le mois dernier.

— Non ?! Raconte !

— La boîte recevait ce gros fournisseur et devait renégocier son contrat, notamment la partie facturation. Du coup, en tant que responsable du service comptabilité, j'ai fait partie de la réunion, qui s'est terminée par un dîner au Trois Chasseurs.

— Ah oui ! on ne se refuse rien !

— Y'a pas de raison ! Bref, j'avais bien senti le regard du gars quand j'intervenais et je voyais bien qu'il n'y avait pas que mes propos qui le captivaient. Au resto, il s'est arrangé pour s'asseoir à côté de moi, ce qui ne m'a pas du tout dérangée vu que je le trouvais pas mal non plus. Du genre beau ténébreux. Limite cliché mais j'avoue que quand il me regardait, ça me faisait des petites sensations pas désagréables.

— Ah ! Ah ! Ah ! je vois le genre ! Et alors, tu lui as proposé un dernier café ?

— Pendant le repas on a participé l'air de rien à la conversation mais bizarrement, on a pas arrêté de se frôler. La cuisse, le genou, la main... à échanger des petits regards, soi-disant pour s'excuser.

— Oh pardon, je vous ai fait du genou par inadvertance ! trop drôle.

— En gros, oui ! En partant, il s'est inquiété de trouver un taxi pour rentrer à son hôtel, qui était justement sur ma route. C'est tout naturellement que je lui ai proposé de le raccompagner.

— Ben voyons !

— Dans la voiture il a été direct et ça m'a plu. Il m'a demandé si j'accepterais de monter avec lui dans sa chambre. Il m'a dit que je lui plaisais beaucoup et qu'il avait envie de moi.

— Ouah ! c'est chaud !

— Au moins, tu sais à quoi t'en tenir. J'avoue qu'au fond de moi ça m'a flattée.

— Attends Marie, tu as toujours été une bombe !

— Hélène, j'ai trente-huit ans, trois enfants, trois ados même et ça faisait dix-sept ans que je couchais avec le même homme. J'ai quelques raisons de douter de mon pouvoir de séduction.

— Plus maintenant apparemment !

— C'est vrai que cette petite histoire m'a redonné confiance. Tu sais, ça fait bizarre de se mettre à nu devant un quasi inconnu. Quand j'avais vingt ans, ça ne me faisait pas peur mais là, j'étais limite prude. Mais ça n'a pas duré ! Ah !

Ah ! Ah !

— Ah ! Épargne-moi les détails ! Du coup, tu vas le revoir ?

— Oh non ! c'était clair dès le début qu'on profitait de l'occasion pour se faire plaisir et c'est tout. Il est marié et moi je suis très bien dans ma vie telle qu'elle est. C'est parfait comme ça. D'ailleurs, on ne s'est pas reparlé depuis. Par contre, je discute avec deux trois personnes sur Tinder.

— Non ?!

— Oui, un week-end les enfants ont à tout prix tenu à me faire un profil.

— Même Camille ? Il est pas un peu jeune pour ça ?

— Il a douze ans, tu sais. Il va au collège, et à côtoyer son frère et sa sœur, il grandit vite.

— C'est vrai. Alors, raconte ce profil.

— Qu'est-ce qu'on a ri. Surtout pour les photos. Salomé tenait à tout prix à me mettre à mon avantage comme elle le fait sur les réseaux avec ses copines. Elle m'a maquillée, fallait que je prenne des poses, on essayait plein de filtres. Mais franchement, je ne m'y reconnaissais pas, je n'ai jamais été sophistiquée comme elle. C'est incroyable toutes les astuces beauté qu'elle connaît du haut de ses dix-sept ans. Finalement, j'ai posté des photos comme je suis habituellement, en jean et t-shirt.

— Je suis sûre que tu dois être canon. Avec ta tignasse et tes yeux clairs, tu as toujours fait fondre les hommes.

— Oui, apparemment, ça a dû marcher, j'ai eu plein de réponses mais je discute juste avec deux types qui ont l'air sympa. Par contre j'ai pas trop envie de les voir pour l'instant, ça m'intéresse pas plus que ça et ils ont l'air de le comprendre. Le plus drôle c'est que j'ai même matché avec une fille !

— Non ? Tu vas virer de bord ?

— Non, je ne crois pas et je l'ai tout de suite prévenue. Mais c'est pas grave, on s'entend bien, elle a vraiment l'air cool. On a plein de points communs. Elle est divorcée aussi. Elle a deux garçons et l'aîné a quinze ans, comme Quentin et elle a l'air super drôle. Elle, j'ai envie de la voir parce qu'il n'y a pas d'enjeu et ça me repose.

— Eh ben ! il s'en est passé des choses en un mois !

— Oui c'est vrai. Et toi, comment vas-tu ? et Yvan et les garçons ?

— Ça va bien. On a prévu de se faire une petite escapade en amoureux en Croatie dans deux semaines. La mère d'Yvan viendra à la maison pour gérer les garçons.

— Ah ! c'est cool ! vous avez tout compris au couple vous deux.

— C'est vrai qu'on se débrouille pas mal. Mais du coup, on te voit la semaine prochaine ?

— Bien sûr, je viendrai dîner un soir chez vous. Je vais réserver tout de suite mon train et la maison et je te confirme mes dates. Tu pourras te libérer une journée pour qu'on se fasse une petite expo resto ?

— Oui, j'ai des RTT à prendre et c'est calme en ce moment à la bibliothèque. Pour une fois, personne n'est en arrêt. Donne-moi vite tes dates que je puisse poser ma journée.

— OK, je fais ça maintenant et te rappelle de suite.

— OK super ! on se voit très bientôt ! Je t’embrasse

— Oui, moi aussi. Gros bisous sœurette. Et embrasse bien tes hommes pour moi !

— D’ac ! Embrasse Maman ! Bisous, à très vite !

Chapitre 4

Ju2

— Driiiiiing !!!

Marie sursauta. Elle était en visioconférence avec Berlin quand son portable sonna. Elle détestait être dérangée au travail. Elle jeta un coup d'œil, mais ne reconnut pas le numéro. Vu la réaction de son client, ceci dut accentuer son air renfrogné.

— Das ist kein problem Marie. Tschüss.

— Danke Adrian. See you later !

Elle décrocha, un poil agacée, mais comprit très vite qu'il s'était passé quelque chose de grave. À l'autre bout du fil, son benjamin bégayait. Ça ne lui arrivait qu'en cas de gros stress. En moins d'une seconde, son cœur de maman s'affola. Il cogna à lui en déchirer la poitrine. Sa respiration se bloqua nette et ses muscles se raidirent. Une vague de chaleur s'empara de son corps pendant qu'elle tentait, en vain, de comprendre ce que son fils voulait lui dire. Elle souffla un grand coup, essaya de le calmer, rien n'y faisait. L'angoisse était à son comble. Elle avait chaud, elle suait, sa voix commençait à trembler. Soudain elle entendit, derrière les bribes de phrases que son fils formulait, quelqu'un s'impatienter. Son sang ne fit qu'un tour et elle ne put se contrôler. Elle hurla dans un souffle :

— Qui est l'abruti derrière toi ? Qu'est-ce qu'il te veut ? Passe-le-moi, je vais régler ça. NOW !

Son cri avait traversé les murs de son bureau et tout l'étage s'arrêta de travailler. Marie n'était pas du genre à entrer dans de telles colères. Quelques collègues s'attroupèrent devant sa porte, mais seule son amie Aïchatou se permit d'entrer. L'ambiance y était électrique. Il faisait chaud et moite. Marie avait raccroché, mais tenait toujours son téléphone en main, posé sur ses cuisses. Elle était pâle et semblait terriblement épuisée. C'est avec une certaine pudeur qu'Aïchatou referma doucement la porte et se dirigea vers son amie. Marie la regarda, respira profondément puis explosa en un formidable éclat de rire qui donna l'impression de ne jamais devoir s'arrêter :

— Cet idiot de Camille s’est fait choper pour vol de BONBONS ! J’ai eu un agent de sécurité au téléphone, ils m’attendent pour que je vienne le récupérer... comme si je n’avais que ça à faire !

— J’ai eu tellement peur ! Pourquoi t’as crié comme ça ?

— Camille bégayait... j’ai cru que quelqu’un lui avait fait du mal. J’ai failli massacrer le mec de la Sécu ! Tout ça pour des bonbons... J’avoue, je ne leur en achète jamais ! Mais quand même... en plus de ça, il les a volés dans LE magasin de merde !

— Me dis pas qu’il a volé le Papé ?

— Tout juste ! Déjà que j’avais droit à ses commentaires salaces quand on passait devant sa boutique, il ne va plus se sentir ce gros malade !

— T’as intérêt à préparer une belle liste de répliques salées pour qu’il te foute la paix !

— Je vais surtout aller chercher les grands avant d’aller au centre commercial. Ça sera fait. Ils n’ont pas intérêt à en rajouter !

— Tu veux que je reprenne Berlin ?

— Carrément ! Tu me sauves la vie ! Tu n’as qu’à expliquer à Adrian que j’avais une urgence familiale. — Bien sûr ! Allez, file !

Une fois dans la voiture, Quentin et Salomé, les aînés, ne bronchèrent pas. Ils avaient bien compris en voyant le regard assassin de leur mère qu’elle n’avait pas envie de rire avec eux. Ça n’empêcha pas Salomé de se moquer de son frère ! Comme l’ambiance n’était pas au beau fixe dans la voiture, elle envoya directement des messages à Camille. Elle avait décidé de lui faire croire qu’il risquait la prison. Elle inventa quelques textes de loi pour ajouter de la crédibilité à ses propos. Sa préférence allait au décret 178-12 expliquant que le vol de bonbons remettait dangereusement en cause la politique de prévention des maladies cardio-vasculaires de l’État. Ledit voleur mettait par conséquent tous les citoyens de la république en péril et méritait à ce titre trois ans de prison ferme dans un établissement fédéral, sans possibilité de remise de peine ni de visite au parloir. Salomé se régala en imaginant son frère en train de se projeter dans une prison nauséabonde, où fourmillaient rats et cafards, avec comme seuls camarades de chambre des assassins et autres dangereux psychopathes ! L’idée lui plaisait bien. Camille qui adorait les films d’horreur allait être servi !

Quentin ne voyait pas cette histoire du même œil. Il était particulièrement en colère après son frère. Par sa faute, leur mère était venue les chercher deux heures avant la fin de l'entraînement. Depuis plusieurs jours, il espérait avoir le temps de proposer un ciné à Arthur. Mais non, il avait fallu que Camille joue les délinquants de bas étage juste le jour où il avait décidé de se jeter à l'eau ! Arthur était dans l'équipe de basket du lycée. Il était si drôle, si intelligent et surtout tellement sexy ! Quentin n'avait jamais rencontré de gay aussi sexy ! En même temps, il n'avait jamais vraiment rencontré de gay tout court. Jusqu'à présent, il ne faisait que fantasmer son homosexualité sur les autres. Autour de lui, personne n'en parlait. Arthur était différent, car il assumait. Seulement voilà, Arthur devait partir de la ville à la fin du mois. Quentin eut un pincement au cœur en se disant qu'il n'aurait plus jamais l'occasion de lui proposer de sortir... Il avait donc décidé de se venger. Faire culpabiliser Camille un maximum lui semblait la meilleure solution. Quentin avait décidé de taper fort en lui envoyant des messages lui racontant que leur mère était en larmes, qu'elle n'avait jamais été dans cet état et qu'elle ne pourrait certainement pas s'en remettre. Il avait hésité un moment avant de lui écrire qu'elle avait parlé de suicide. Il avait eu peur d'aller un peu loin, mais après avoir bien réfléchi, il s'était exécuté. Après tout, s'était-il dit, autant y aller jusqu'au bout, ça lui ferait les pieds.

Pendant ce temps, Marie commençait sa liste de répliques à envoyer dans la tête de ce vieux pervers de Papé. Aïchatou avait raison, il valait mieux être prête. Mais elle était distraite, le comportement de Camille la tracassait tout de même. Elle avait beau chercher, elle ne comprenait pas pourquoi il avait fait ça.

— Je préfère avoir un voleur de bonbons sous mon toit qu'une saleté de pervers !

Rouge de colère, elle se rendit compte un peu tard qu'elle avait lancé ça à voix haute en oubliant la présence de ses enfants.

— Qu'est-ce que t'as dit maman ? Je suis choqué par ton laxisme envers ton fils ! C'est vraiment comme ça que tu veux éduquer ton petit chouchou ?

Remarque, s'il finit en prison tu n'auras ni voleur ni pervers sous ton toit !

— Oh ça va Salomé, arrête de faire ta maligne, tu vas juste réussir à encore plus m'agacer !

Quentin et Salomé se regardèrent en étouffant un rire et tous deux retournèrent à leur activité fraternelle douce-amère.

Arrivée au centre commercial, la petite famille avança d'un pas rapide vers le poste de sécurité. Aucun d'eux n'avait très envie de rencontrer quelqu'un ni de devoir expliquer leur présence ici. Marie voulait particulièrement éviter le magasin du Papé. Elle n'avait pas le cœur à l'affronter bien qu'elle avait préparé quelques mots dont elle était particulièrement fière. Elle pensait lui dire qu'elle se fichait totalement de ce qu'un misérable petit être comme lui pouvait penser de sa famille ou qu'il devrait plus se soucier de l'image qu'il renvoyait des hommes plutôt que de trois bonbons qu'un gamin pouvait lui chaparder. Cependant, elle préférait garder son énergie pour affronter les agents de sécurité. Elle se souvint de la manière dont elle s'était adressée à eux et il était impossible qu'ils n'aient pas remarqué qu'elle avait été à deux doigts de les insulter.

Une fois arrivée au second étage, Marie regarda furtivement vers la boutique de bonbons pour voir si le Papé y était. Ce fut pourtant quelqu'un d'autre qui attira son attention. Un bel homme, brun, grand, avait l'air incroyablement soucieux. Impressionnée par son regard lourd de mystère, elle avança toujours aussi rapidement, mais sans plus faire attention à rien. Perdue dans ses pensées, elle releva la tête sans prendre garde et embrassa violemment un panneau publicitaire. Celui-ci vantait les mérites d'un opticien qui offrait, pour 1€ seulement, une seconde paire de lunettes. Marie bascula, vacilla et sans pouvoir se rattraper, s'écroula lourdement à terre. Petit à petit, sa vision se flouta et la lumière lui brula intensément les yeux. Elle vit le visage de ses enfants s'approcher d'elle, entendit des cris puis, plus rien.

Quel est ce terrible bourdonnement qui m'accompagne. Il fait sombre, ça doit être l'hiver. Les éclairages et les sapins sont décorés. C'est étrange, je ne me souvenais pas que la période des fêtes arrivait bientôt. Je suis chez ma grand-mère et nous allons enfin distribuer les cadeaux. Mais je n'ai rien à offrir, je ne savais pas, personne ne m'a prévenue. Je suis si désolée.

L'angoisse commence à monter. C'est Noël et ils ne m'ont rien dit. L'homme brun est là. Je n'ai pas le temps d'ouvrir mes cadeaux, je dois partir.

Je me retrouve au volant d'une voiture dans la rue St Honoré. Je passe devant un fleuriste qu'il me semble reconnaître. La devanture est maculée de très jolies plantes estivales. Elles sont très attirantes, mais la saison ne s'y prête

pas. J'ai tout de même très envie de m'y arrêter, mais trop tard. Autour de moi, la rue se transforme petit à petit dans un style moyenâgeux et ça bourdonne sans cesse. D'autres fleuristes se succèdent, mais ils sont moins affriolants. Je décide de prendre une petite rue sur ma droite pour retourner sur mes pas. Arrivée à la hauteur du premier fleuriste, je descends, mais ne retrouve plus mes clefs. Je ne peux pas fermer la voiture, mais décide tout de même de prendre le risque de la laisser ouverte le temps de mes achats. Il est encore derrière moi, mystérieux.

La maison du fleuriste est magnifique, en pierre, dans le coin en haut de la rue, avec quelques petites marches pour y accéder. De la vigne, des plantes jaune orangé parcourent ses murs, sous la lumière d'un après-midi d'automne et toujours ce fichu bourdonnement qui ne me quitte pas. Je me sens ailleurs, dans un autre temps. Une mamie m'invite à entrer, son vieux est à l'intérieur. Les plantes sont également là mais bien plus pesantes. Elles semblent avoir pris possession du lieu. Aucun d'eux, avec leurs sourires figés, ne semble pouvoir y faire face. Ils me sourient, mais tout cela paraît tellement lourd. Ils se racontent. Leurs vies ont été belles, mais ils doivent tout vendre. Un homme brun a décidé de les envoyer en maison de retraite. Que de tristesse dans leurs mots. Ils abandonnent leur vie. Je regarde une dernière fois cette photo de famille et m'en vais, accompagnée jusqu'au perron par leurs doux regards.

Je repars alors en haut de la rue St Honoré et il me suit, toujours soucieux. Il fait nuit noire, je me sens un peu sonnée. Le bourdonnement ne s'arrête pas. Je vois ma mère et ma grand-mère au loin. Ma grand-mère continue son chemin alors que ma mère vient vers moi. Je suis décontenancée, j'essaie de faire bonne figure, mais elle m'interroge du regard, inquiète. Elle est belle, habillée d'une longue robe prune en mousseline. Elle comprend que ça ne va pas, mais elle est pressée et ne peut rester avec moi. Elle me tend alors la clef de sa maison et me propose de l'y attendre. J'accepte et nous nous séparons après ce court échange.

J'arrive ensuite dans un café et me dirige vers les journaux qui jonchent un des murs. À côté, une photo de cet homme. Je me vois dans un miroir. Ma tête est horrible, mes yeux sont exorbités, rouges. Mes joues sont gonflées et mes lèvres énormes. J'essaie de dissimuler ces coups avec mes cheveux, mais en vain. La panique monte, le bourdonnement explose, je ne comprends pas ce

qui est arrivé. Je ne me souviens de rien. Et j'ai tellement mal. Je commence à ressentir des courbatures dans tout le corps.

C'est alors que mon téléphone sonne. Mon frère m'appelle. Il me demande comment je vais. Il est au courant. Il m'apprend que des amis m'ont vu me faire tabasser. Il semble affolé. Il faut que je sache ce qu'il s'est passé, qui a vu la scène et s'il est sûr de ses informations. Il a du mal à répondre, il est hésitant. De quoi a-t-il si peur ? Je le rassure, je ne veux pas que ses amis témoignent, je veux juste combler ce trou noir, ce vide dans ma mémoire. Ce vide est si angoissant. Je m'accroche au bourdonnement et je le réaperçois, là-bas...

— Maman ! Maman !

— Salomé ! Elle se réveille !

— Arrête de crier ! Et puis tu vois que ça servait à rien d'appeler les agents de sécu, on y allait de toute façon !

— T'es dingue ! Elle a perdu connaissance !

— Elle a fermé les yeux 30 secondes Quentin ! Elle allait pas mourir !

— Poussez-vous jeunes gens. Madame, vous allez bien ? Pouvez-vous nous dire quel jour nous sommes ?

— Euh... c'est Noël ?

— Madame, vous avez l'air désorientée, voulez-vous que nous appelions une ambulance ?

— Non, non, merci, ça va aller. Salomé, Quentin, aidez-moi à me relever. Où est Camille ?

— On était sur le point d'aller le chercher quand tu t'es emplafonnée dans Afflerou !

— Et bien allons-y ! On se bouge les garçons !

Salomé et Quentin étaient un peu perplexes. Bien qu'elle soit restée évanouie très peu de temps, Marie avait l'air complètement ailleurs. Ils la suivaient, se demandant si elle-même savait où elle se rendait. Elle prit la direction de la boutique du Papé. Une fois à l'intérieur, elle le regarda droit dans les yeux et dit tout de go :

— Sache que si mon chien démoulait des trucs aussi puants que toi, j'irais directement le faire euthanasier !

Elle n'attendit pas sa réaction et reprit son chemin vers le poste de sécurité.

— Ça va maman ? Tu te souviens qu'on n'a pas de chien ?

— Tais-toi Salomé, on va chercher ton frère.

Du même pas décidé, elle avançait, ne laissant pas de place au doute. Au poste de sécurité, elle toqua à la porte et entra sans même attendre de réponse.

— Où est mon fils ?

— Il est ici Madame.

— Toi, tu viens. Vous, y a-t-il des papiers à signer ?

La détermination de Marie ne permettait à personne de s'exprimer librement. Les agents qui étaient présents n'osèrent aucune réflexion. Ils lui tendirent bêtement une feuille attestant qu'elle avait récupéré Camille. Les deux grands, quant à eux, étaient devenus muets. Camille, qui pleurnichait quand sa mère était entrée, s'arrêta immédiatement. Salomé tenta rapidement une blague, mais comprit très vite qu'il ne fallait pas insister. En partant, Quentin alla tout de même voir sa mère pour s'assurer qu'elle se sentait suffisamment en forme pour conduire. Marie lui esquissa un joli sourire :

— Ça va aller mon grand. On rentre à la maison, j'ai retrouvé les clefs.

Chapitre 5

Judith Endrès

L'impression d'avoir passé une étape. Marie repense à toutes ces discussions de ces dernières semaines avec ses frères et sœurs. Dans sa Fiat Panda bleue, elle doit patienter. Le samedi après-midi c'est toujours la même histoire, les bouchons entre 16 et 18 heures autour de la zone commerciale. Elle aurait mieux fait d'aller au petit supermarché du village. Pas sûr qu'elle aurait trouvé de la farine de maïs là-bas, ils n'ont pas beaucoup de choix. Elle a préféré assurer. Marie est d'une nature patiente. Elle attend, vient d'allumer la radio. Goldman. Elle écoute Nostalgie. Elle aime la chanson française. Dans une dizaine de minutes, elle espère être de retour à la maison. Les enfants sont là, s'il y a un problème, ils savent maintenant se débrouiller. Elle est heureuse de la façon dont ils ont accepté la présence de sa mère à la maison. Depuis, ils se sont habitués, elle pense même que les adolescents sont très bénéfiques à la vieille femme. Au moins eux, ils n'ont pas tous ces préjugés.

Le feu vient de passer au vert, la route se rétrécit à deux voies, et monte droit le long du mur du château, les hêtres sont encore bien garnis pour la saison, le moteur de sa petite Fiat s'arrête toutes les vingt secondes, elle marche au pas, pare-chocs contre pare-chocs. Le soleil timide dans le ciel pâle est déjà descendu. Par la fenêtre ouverte, la voix étouffée d'une conversation téléphonique lui parvient, les moteurs tournent, redémarrent. Au fond, un train traverse la plaine et coulisce en silence avant de disparaître derrière les entrepôts noirs de la zone logistique.

C'est une victoire pour elle, mais elle ne peut la partager avec personne. Convaincre de ne pas envoyer sa mère en maison spécialisée a été difficile, toutes ces discussions pendant des semaines pour ne pas l'enfermer dans un mouroir, ces endroits qui respirent la mort si fort que l'on doit traverser les couloirs en apnée. Elle a la sensation d'avoir pris la bonne décision, la seule et unique avec laquelle elle se sentait en accord. Sa mère ne finira pas ses jours dans une chambre d'EHPAD.

Peut-on faire aux autres ce que l'on ne voudrait pas que les autres nous infligent ? C'était son argument principal, un principe que personne ne put

contrer. Même Christophe, son petit frère d'habitude si discret, avait admis que non, lui non plus il n'aimerait pas finir ses jours dans un lieu pareil. Marie n'avait voulu brusquer personne, mais elle n'avait pas voulu non plus prendre la décision d'accueillir sa mère chez elle sans prendre l'avis des autres. Car ce qu'elle aime c'est le consensus, faire plaisir à tout le monde, quitte à se remettre en question tout le temps.

Marie a deux sœurs, plus âgées qu'elle, Hélène, cinquante-six ans, Claire, cinquante-deux. Puis vient Charles quarante-neuf ans, et juste après elle Christophe trente-quatre ans. De tous les enfants, elle est la seule à habiter près de chez ses parents. Depuis toujours, elle est restée là, pas loin. Par choix, par anticipation de l'avenir. Très jeune, elle avait compris qu'un jour viendrait où ses parents auraient besoin d'elle. La fratrie s'était éparpillée, ils sont tous partis. Loin, plus ou moins très loin. Marseille, Londres, et Miami, et Orléans.

Reste à vendre la maison familiale. Ce sera la deuxième étape. Pour le moment, elle a besoin de prendre un peu de temps, de profiter de ses enfants qui grandissent, et faire une pause. La maison ce sera pour le printemps prochain, c'est ce que tous les frères et sœurs ont décidé lors de leur dernière visioconférence il y a un mois. Depuis qu'elle est divorcée, elle a repris la maîtrise de ses journées, libre de décider, elle se sent plus forte. Elle a appris à prendre les choses dans l'ordre, un souci après l'autre, une solution avant la suivante. Les débats au sujet de sa mère lui ont donné de l'assurance, le sentiment d'avoir repris sa liberté, elle se sent plus rationnelle. Mais, pas de fanfaronnade, elle se sait bien plus sensible, malgré tout.

Passé le haut du château, la route se dégage, deux files, elle se rabat sur la file de droite, et tourne sur la rue Alexandre Dumas. Encore des voitures arrêtées. Que font tous ces gens ici à cette heure ? À droite, les volets de la villa des Darvais sont toujours fermés. Reviendront-ils cet hiver ? La pelouse a été tondue dans la semaine, le Ginkgo Biloba brille des mille nuances de vert tendre. Une sirène de pompiers s'annonce au loin, dans son rétroviseur elle ne voit rien. Le temps d'avancer de dix mètres, elle est maintenant au milieu du carrefour, et se range au maximum sur la droite pour laisser passer le véhicule de secours. C'est la grande échelle qui roule maintenant devant elle, toutes sirènes hurlantes. Elle a eu le temps de voir les hommes s'agiter dans la cabine sous leurs casques métalliques. Un second véhicule, un troisième l'ont obligée à se garer sur le bas-côté.

Les pompiers ont laissé leur lance en travers de la rue, la maison semble ouverte de tous les côtés. Dans son pull rose, la grand-mère est assise en boule devant les hortensias, la tête dans ses mains. Où sont les enfants ? Elle se dirige vers un pompier au téléphone devant le portail du jardin. Les mots se mélangent. Où sont les enfants, mes enfants ! Le pompier la regarde à peine et s'engouffre dans la maison.

Marie veut entrer à son tour. Un autre homme lui barre la route, et la prend par les épaules. Ses jambes viennent de se dérober sous elle, elle s'écroule dans les bras du pompier.

— Vos enfants vont bien. Personne n'est blessé, tout va bien, madame.

Elle murmure, comprend qu'elle est dans un camion de pompiers, relève les épaules. Elle veut sortir.

— Les trois ? Les trois hein ? Où sont-ils ? Je veux les voir.

Les cris. Ceux de sa mère. Soudain un fracas de verre brisé, encore des cris, et la voix de deux hommes.

— Vous vous sentez mieux ? Prenez votre temps, on va y aller ensemble ! D'accord ?

L'homme lui tend une bouteille d'eau, elle boit une gorgée et se lève d'un geste brusque.

— Votre fils a eu le bon réflexe, avec l'extincteur du garage, il a évité le pire.

Dans le jardin, Mémée ne crie plus, elle pleure maintenant sans bruit. Marie a réussi à la calmer en la prenant tendrement dans ses bras. Éviter le pire. C'est une petite femme se dit Marie. Elle a l'impression que sa mère rapetisse tous les jours. Ses cheveux sont un peu en désordre, une mèche est tombée de son chignon sur l'œil gauche. C'est le seul signe. Elle sourit. Elle a déjà oublié qu'elle vient de casser la fenêtre en se bagarrant avec les pompiers.

— C'est l'anniversaire de Jean aujourd'hui, il va avoir la surprise, il aime tellement les surprises !

Elle baisse les yeux sur ces chaussons comme si elle sentait qu'il n'y aurait pas de fête aujourd'hui.

— Maman y a pas d'anniversaire aujourd'hui. Le gâteau c'est toi qui l'as fait ?

— Oh non Madame ! Je ne sais pas cuisiner. Moi mon truc c'est la couture. Et vous ? Vous savez coudre ? Vous avez une machine ?

Elle parle de plus en plus fort. Marie regarde autour d'elle.

— Maman, ne dis plus rien d'accord ? Chut ! Respire bien, tu ne parles pas, d'accord ? On va rentrer à la maison, d'accord ?

Marie parle très bas elle s'est rapprochée encore un peu plus d'elle.

— Chut maman, c'est comme un jeu on ne dit plus rien sur le gâteau OK ?

Un gendarme se tient derrière elles, semble attendre.

— Elle est un peu secouée, je crois. Alzheimer. Oui. Je m'occupe d'elle et je reviens.

Tout ceci ne serait pas arrivé sans sa maladie. Si cela avait été plus grave. Elle n'ose pas trop y penser pour le moment. Se concentrer sur sa réponse aux gendarmes.

Elle soutient les pas de sa mère, elles entrent toutes les deux dans la maison, Marie ferme la porte de la cuisine en passant. Elle installe la vieille femme dans son fauteuil devant la fenêtre du salon, lui pose sa petite couverture en laine multicolore sur les jambes, à genoux face à elle, elle lui prend la main, se relève et l'embrasse sur le front.

— C'est une formalité ne vous inquiétez pas. On a juste besoin de parler avec vos enfants. C'est la procédure. Vous pouvez rester avec nous, ne vous inquiétez pas.

Le gendarme est jeune, de petite taille, un physique de gentil catcheur dans son blouson bicolore, avec sa casquette, il ressemble à un skieur. Les adolescents sont assis collés l'un sur l'autre dans le canapé, impressionnés mais sages, leurs visages ne sont pas inquiets, sauf peut-être Camille coincé sur l'accoudoir, qui n'arrête pas de retourner ses doigts les uns dans les autres.

— Alors, lequel peut me raconter comment ça c'est passé ?

D'une voix faible, Camille explique. Il voulait faire un gâteau, il a oublié la casserole, sa grand-mère l'appelait, il a quitté la pièce, l'odeur de roussi, le torchon en feu, et les flammes, l'extincteur. Les deux autres adolescents ne disent rien. Ils fixent leur mère d'un regard étonné.

— Et vous alors vous ? Vous étiez où ? Il s'adresse à Salomé et Quentin.

Ils racontent. Ils n'ont rien entendu, jusqu'à ce que Camille monte dans les chambres. Casques sur les oreilles, ils étaient en pleine partie d'*Assassin's Creed*.

Le gendarme est resté debout, campé sur le tapis rouge et gris de la salle, les enfants peuvent détailler discrètement l'arme dans son étui, porté à droite.

Il conseille de calfeutrer la fenêtre brisée avec des planches, et finit par s'en aller après avoir expliqué à Marie les démarches à faire dès demain. Les pompiers sont partis, les ados disparaissent à l'étage.

Mémée, elle, n'a pas bougé, elle dort maintenant et ronfle à intervalles réguliers. Les pompiers viennent de partir, et les ados ont disparu.

Éviter le pire, ils ont évité le pire. Prendre les choses de manière méthodique. D'abord les enfants, ensuite maman, ensuite on verra. Elle monte les escaliers, s'arrête sur le palier. Sur le mur, la grande photo de famille avec tous les enfants dans son cadre doré. *Que va-t-elle leur dire demain ? Et s'ils avaient raison. Est-ce bien raisonnable de garder maman ici ? Peut-être je me trompe.* Elle s'avance devant la porte de la chambre de Quentin. *Non non, ne pas trop tirer de plans, cela aurait pu m'arriver à moi aussi.*

— Comment vous sentez-vous ? On peut parler un peu si vous voulez ?

Camille entre dans la chambre de Quentin, et se blottit contre elle.

— Vous avez été super, je suis très fière de vous, vous savez. Marie reprend un peu son souffle, elle ne doit pas flancher ni laisser paraître ses doutes.

— Maman c'est bon là ! On va pas en faire un sketch ! C'est pas si grave. Salomé, c'est une adolescente paisible.

Quentin, lui n'a pas tourné la tête, il est affairé sur sa console et tente de la refaire démarrer. Il s'énerve sur le boîtier noir.

— Euh, par contre y a eu une coupure de courant là ? On a paumé toute la partie. J'ai trop l'seum. Elle fait vraiment iech la grand-mère là.

— Écoute Quentin, j'comprends. Mais y a d'autres urgences. Alors si tu veux continuer à jouer ce soir, voilà ce qu'on va faire. Tu vas descendre avec moi, on va regarder ce qui se passe pour l'électricité, mais c'est sûrement le disjoncteur. Mais là pour le moment tu vois, j'ai besoin de vous, tout de suite. Le reste on verra plus tard. OK ?

Les adolescents obéissent, descendent au sous-sol. Marie remonte le bouton du disjoncteur. Les deux grands remontent avec plein de planches d'étagères. À Camille, elle confie la mission d'allumer la télé et de veiller sur Mémée.

Une fois les planches clouées, Marie s'attaque au nettoyage de la cuisine. La mousse de l'extincteur s'est infiltrée dans les placards du bas. Éponger, lessiver, tordre, vider, rincer, trier les objets récupérables, jeter ce qu'il reste des spatules et des cuillères en plastique, inspecter toutes les boîtes de

céréales, les épices, le riz, les pâtes, le chocolat, les briques de soupe. Marie décide d'arrêter là, le mur noirci par la fumée attendra demain. Le plus gros des dégâts est effacé, seule une odeur âcre a imprégné toutes les pièces.

Éviter le pire. Assise devant la télé, Marie voudrait trouver quelque chose à dire à sa mère, lui demander conseil. Avant, la vieille dame aurait trouvé les mots pour réconforter sa fille. Elle est vidée. Éviter le pire. Doit-elle appeler ses frères ? Ses sœurs ? Dire aux enfants de garder le secret. Comment vont-ils réagir ? Si elle raconte l'histoire, sa mère ira directement en EHPAD. Elle le sait. Mais elle ne peut pas non plus mentir. Elle décide de ne pas réagir ce soir. De toute façon, Mémée elle, elle a déjà oublié. Restent les enfants, que leur dire ? Ils en parleront sûrement à leur père le week-end prochain.

Du pied de l'escalier, Marie prend son souffle pour interpeller les enfants.

— Hé, oh ! Ce soir, c'est pizza pour tout le monde. Descendez choisir ce que vous voulez manger !

Marie attrape son téléphone pour appeler la pizzeria. Un texto.

Toujours OK pour demain ? Tu passes me chercher à 13 h ? Les obsèques débutent à 14h30, mais vaudrait mieux qu'on y soit avant pour trouver de la place à se garer. Bises.

Comment avait-elle pu oublier cet enterrement demain ? Au fond d'elle, sa façon d'oublier, de zapper, elle se connaît. Elle réalise que le pire est toujours possible.

Chapitre 6

KIKI76

Tom est installé à sa table habituelle, il est un peu en retrait mais pas trop, juste ce qu'il faut pour être seul, tout en étant avec les autres clients. Ce petit bar de quartier, juste en bas de son nouvel appartement est devenu son QG, lorsqu'il a définitivement sorti ELLE de sa vie. Ce rituel avait marqué le commencement de son statut d'homme libre. Celle qui partageait son quotidien depuis si longtemps était maintenant ELLE. Jamais plus il ne prononcerait son prénom.

Cela avait été le moment ou jamais. S'il ne changeait pas de direction maintenant le reste de son existence s'écoulerait sur le même mode, jusqu'à ce qu'il en crève. Voilà le bilan qu'il avait fait le matin de son dernier anniversaire avec ELLE. Il avait pris une journée de congé et rassemblé avec minutie les affaires qui n'étaient qu'à lui, qui ne portaient pas son empreinte à elle. Quand cela avait été fait, il les avait portées dans sa voiture qu'il avait pris soin d'éloigner de la maison par précaution. Le reste de ses vêtements, quelques livres, tenaient dans deux sacs de voyage qu'il avait posés devant la porte. Lorsqu'elle arriverait tout à l'heure : la messe serait dite.

C'était un jour important, il est évident qu'elle le passerait avec lui, mais ELLE aimait le mélodrame, la torture, les portes qui claquent. Sa surprise serait celle-là. ELLE n'était pas rentrée de la nuit. Habituellement c'était là que le jeu commençait. Il était censé la retrouver par tous les moyens, son téléphone serait éteint, alors il appellerait ses amis, puis la police, puis les hôpitaux. Il imaginerait toutes les catastrophes possibles, alors qu'elle serait en train de s'amuser ailleurs, tout simplement. Ce soir-là, il était lucide, elle le faisait marcher, mais ça ne prenait plus. La fin de leur histoire aurait pu se passer de cette façon. ELLE était le genre de femme jamais à court d'idées pour enterrer l'autre dans un gouffre, et à avoir autant d'imagination pour le ressusciter. Tom se complaisait dans le rôle de l'éternelle victime et ELLE dans celui du bourreau. Depuis quelque temps malgré tout il avait montré une

certaine désobéissance en ponctuant sa morne existence de petits moments de douceur.

Et puis un matin comme les autres alors qu'il marchait les yeux rivés sur le macadam, il avait poursuivi son chemin sans éviter une ravissante brune. Plutôt que de la retenir il l'avait protégé son visage avec ses mains, pendant qu'elle perdait l'équilibre. À même le sol sa jolie robe à fleurs retroussée sur les jambes, elle avait éclaté d'un rire franc, contagieux, magnifique.

— Aidez-moi plutôt. Et elle lui avait tendu la main.

Sa fraîcheur, son parfum, sa tête tournait, son corps s'embrasait à nouveau. L'enclume qu'ELLE avait maintenu sur sa poitrine jour après jour s'envolait. La fille était tombée sous le charme, sa présence, sa voix lui était devenus indispensables. Tom plaisait aux femmes, et il avait alors multiplié les aventures comme s'il menait une enquête de service interne. Il était à chaque fois étonné de l'effet qu'il produisait et de la joie qu'il en ressentait.

Il y croyait vraiment à sa seconde chance, ELLE n'avait plus aucun pouvoir sur lui. Même si cela avait été difficile de sortir du carcan autodestructeur dans lequel il avait pris racine. Alors, il avait mené ce nouvel épisode en solitaire plus de conquête, mais une introspection sur lui-même en tant qu'homme seul et une observation des autres. Il devait comprendre ce qui l'avait entraîné dans cette jouissance de la souffrance, car il s'agissait bien de ça.

Il allait vraiment de mieux en mieux. Il n'avait pas besoin de ça, il se sentait con, qui aurait besoin de ça, ELLE peut-être. Oui ELLE. Il était cruel mais n'en ressentait aucune culpabilité, il y prenait même un certain plaisir.

Trente-quatre ans, son père avait le même âge quand il est était tombé malade : l'amiante. Il travaillait pour faire vivre sa famille et c'est ce qui l'avait tué. Tom était alors un petit garçon espiègle et rieur, il était à bonne école, copiant un père au charme léger et enfantin. Tom se demandait encore ce qui avait pu transformer cet homme merveilleux en tyran. Il avait décliné si vite, son corps ne le tenait plus, c'était juste une masse allongée. Aujourd'hui encore Tom regrettait de ne pas s'être assis sur le bord de son lit, pour lui prendre la main et lui dire des mots doux comme dans les films américains.

Son père vociférait des insultes en permanence, Tom aurait pu ne pas écouter, sa mère aurait pu le rassurer. Elle aurait dit :

— Ce n'est pas lui qui parle c'est la maladie, ton Papa t'aime, sois sûr de ça.

Pourtant elle ne disait rien. Elle ne faisait rien non plus, pas un geste tendre envers son enfant. Elle n'avait pas plus de compassion pour son bon à rien de mari, devenu inutile.

— Je voudrais vous voir crever. Papa chéri entonnait entonne cette phrase comme un refrain jour après jour.

Tom avait voulu oublier ces paroles dont il avait honte, autant de les avoir reçues, qu'entendues.

La dernière fois qu'il avait parlé à ELLE, quand elle lui avait dit gentiment :

— Tu dois te faire dépister, toi aussi.

Il aurait voulu répondre :

— Gagné ! On va crever ensemble, mais séparément.

C'était stupide mais il aurait eu l'impression d'avoir le dernier mot.

Des phrases toutes faites tournent dans sa tête. Il attrape son téléphone, c'est un message d'absence, elle n'est pas disponible. Sûrement une de ses ruses pour l'inquiéter, son petit jeu ne prend plus. Il tape un texto :

— Je préfère le VIH sans toi, plutôt que la santé avec toi.

Un grognement s'échappe des lèvres auxquelles il vient de porter son café brûlant. C'est comme un rappel au monde terrestre, aux sensations de son corps. Il attrape son téléphone portable, le SMS n'est pas parti. Il l'efface.

— Qu'est-ce qui me prend. Je deviens cinglé. Si ça se tombe c'est moi qui lui ai filé le VIH, et peut-être même que je n'ai rien. Je suis pire qu'elle finalement. Mon Dieu si je ne suis pas malade je te promets de m'occuper d'elle jusqu'au bout. Je ne lâcherai pas sa main. Oui c'est ça, c'est ma mission sur cette terre.

Il souffle, rassuré c'est donc comme ça que se profile son avenir, il lui sacrifiera les meilleures années de sa vie. La maladie la changera et peut-être qu'ils vivront à nouveau une grande histoire. Ils atteindront en martyrs la sagesse, pour enfin se laisser porter par le feu de leur amour. Il enfile ses

baskets, il va avoir besoin de toutes ses facultés autant physiques que morales. Un corps d'athlète, et un mental d'acier, les mois les années à venir seront un défi. Il faut être fort, être prêt. C'est le moment de se mettre à courir, il place ses écouteurs sur ses oreilles et entonne la chanson de Piaf, à tue-tête.

— Non je ne regrette rien. Rien de rien.

Édith Piaf lui parle que veut-elle ? Qu'on le laisse tranquille, que cette voix d'homme cesse. Il crie plus fort :

— Non je ne regrette rien, rien de rien.

Puis le silence.

— Tom les résultats sont arrivés je voudrais te voir maintenant. Où es-tu ?

Quelle ironie du sort, les pas de Tom l'ont mené jusqu'au cabinet de son médecin et ami Paul. Ce dernier est parfait, il explique l'inacceptable, de façon calme et apaisante voire même rassurante. Les traitements ont évolué et Tom est en excellente forme : la preuve il vient de faire un jogging. Tout ira bien ses jours ne sont pas en danger. D'ailleurs le médecin va arrêter le traitement prEP (traitement préventif) puisqu'il n'est pas utile pour lui. La maladie peut évoluer très lentement et son quotidien sera dans un premier temps à peine modifié. Un sourire qui ressemble à une grimace barre le visage de Tom lorsqu'il sort du cabinet. Un monologue s'engage pendant qu'il chemine en respirant bruyamment :

— J'ai le sida mais ce n'est rien tout va bien, je suis en en pleine forme. C'est encore mieux, comme je l'ai aussi, je n'ai pas à m'occuper de l'autre folle. ELLE va payer pour le mal qu'elle m'a fait et moi je suis juste positif sans être malade. Voilà ! quelle journée, heureusement le weekend arrive je vais pouvoir souffler et arrêter cette connerie de jogging. Tiens je vais aller boire un verre avec des potes. Je n'ai pas de potes à part Paul. On s'est déjà vu tout à l'heure. Est-ce que c'est une bonne idée, en plus il finit toujours ses journées très tard. Moi j'ai envie de me coucher tôt ce soir, avec toutes ses conneries ça fait deux jours que je ne dors pas. Maintenant que je suis soulagé tout ira bien. Je vais même aller voir Papa tiens. Il est temps qu'on parle.

Tom continue sa route vers le cimetière. Il marche calmement, puis un peu plus vite, pour finalement courir comme si son père n'allait pas l'attendre. Il est si essoufflé qu'il doit s'asseoir sur la tombe, juste à côté de la photo. La ressemblance est frappante, si le père portait un tee-shirt à la place d'une

chemise, la présence du jeune homme pourrait porter à confusion. Il regarde la photo mal à l'aise. C'est comme s'il était assis sur sa propre tombe.

— C'est glauque comme truc. Tu sais papa en venant ici je me suis dit que j'aurais pu être contaminé de façon sérieuse. Du coup je me demande ce qui est important pour moi.

Le doute, l'angoisse, l'euphorie puis maintenant le questionnement, peut-être le doute finalement.

— Qu'est-ce que j'ai fait, jusqu'ici, qu'est-ce que j'aurais voulu faire et que je n'ai pas fait ? Je n'ai pas vraiment regardé en arrière, je ne me souviens pas en fait. Avant c'était flou, sombre puis ELLE est apparue elle a mis de la couleur, du rouge surtout : du feu. Plus ELLE me malmenait plus je m'accrochais. Je ne pensais qu'à ELLE, mais je ne l'aimais pas, je ne l'ai jamais vraiment regardée. D'une journée à l'autre, d'une heure à l'autre la tragédie pouvait s'immiscer, peut-être que c'est moi qui la rendait comme ça. À chaque fois je me disais ce truc : fuir. Je devais partir le plus loin possible, puis quand j'avais pris ma décision, quand j'en avais enfin le courage, ELLE changeait de tactique et sortait l'artillerie lourde parvenant je ne sais comment à me récupérer. Pourtant le temps a fait son œuvre et j'ai enfin réussi à la quitter pour de bon. Mais à part batailler contre ELLE, je ne sais rien faire. Je n'ai même pas d'amis sauf Paul peut-être, mon médecin qui a sûrement pitié du pauvre type battu par une furieuse qui pèse à peine cinquante kilos. ELLE. ELLE. ELLE. J'avais le choix j'aurai pu lui dire stop. Mais je voulais être accaparé, ne pas penser, ne pas me retourner et ELLE ne me lâchait pas. À présent je me cherche et quelque chose me dit que je ne vais pas avoir beaucoup de temps pour me trouver. Depuis un moment j'ai assez observé les autres pour avoir envie de les rencontrer. C'est étrange mais le monde ne me fait plus peur. Je vais être rejeté, en baver, je suis presque content parce que je vais aussi je crois, aimer, rire, et enfin pleurer. Il faut que je voie la mort en face pour commencer à aimer la vie. Quel con.

Quand Tom rentre chez lui quelqu'un l'attend sur le palier, c'est Paul.

— Je t'apporte les papiers pour l'hôpital, tu les as oubliés. Tu rentres lundi pour tous les examens dont je t'ai parlé, ensuite tu seras suivi en hospitalisation de jour. Tu pourras continuer à travailler, à sortir, à voir du monde c'est important. Et si tu as la moindre question, le moindre doute, besoin d'un ami, tu as mon numéro de portable. Je suis là pour toi.

— Oui merci. Je vais aller prendre un verre au « Bistrot », tu sais c'est au coin de la rue. Les gens me connaissent, c'est un peu comme une famille. Dans la mienne, on a omis certains sujets, on ne se refait pas je ne leur dirai pas tout non plus. Enfin pas tout de suite.

Chapitre 7

hannef

Marie se trouve un peu éloignée du groupe. Elle se tient derrière eux, attendant. Son corps gainé de noir ressemble à un I, bien droit parfait, bien rangé derrière cette foule de dos tournée vers le même vide. Elle aime le noir. Cela fait ressortir avantageusement ses formes parfaites. Elle se trouve belle, surtout à son âge, après trois accouchements. Et puis le noir pour un enterrement cela se fait. Elle aime respecter certaines convenances sociales. Sûrement en réaction à la position de sa mère, plutôt rebelle. Elle attend apparemment quelqu'un au vu des regards qu'elle lance régulièrement et vivement autour d'elle.

Elle attend ensuite, le regard dans le vide et pense à sa mère. La dernière fois qu'elle l'a vue, elle était allongée sur un brancard. Sa mère, qu'elle ne voulait pas mettre en maison de retraite, avait fini par foutre le feu à la cuisine. La pauvre, finir Alzheimer, quel malheur, pas elle... Maintenant, où elle est, elle ne risque plus de mettre le feu. Marie ricane à cette idée, elle se dit qu'elle est bête et méchante de rire maintenant, à l'enterrement. Elle se retourne vers elle-même, tout en noir, pathétique, en se disant que c'est étrange que son ami soit en retard à l'enterrement. Elle s'étonne. Elle bougonne un peu. Elle n'aime vraiment pas les enterrements, comme tout le monde, mais en pire.

Une association d'idées et un cheminement dans le cerveau qu'elle ne maîtrise pas l'amènent à la grossesse de sa mère. Elle compte sur ses doigts. Elle a 38 ans. Sa mère était enceinte d'elle en mai 1981. L'enterrement de Bob Marley que sa mère lui a raconté mille fois. Mais oui, ça doit être ça, son aversion profonde. Elle avait à peine 1 mois dans son ventre quand elle a assisté aux obsèques de Bob. Sa mère était plus qu'une grande fan, Bob c'était le modèle de sa vie. Rasta, cool, fumeur avec un je ne sais quoi d'asocial. Elle avait toujours rêvé d'aller vivre dans un village rastafari de la Jamaïque. Elle n'avait pas pu. Par contre elle avait réussi à se rendre à Kingston le 21 mai 1981 pour assister au plus grand jour de sa vie. Des milliers de personnes étaient là, commémorant le plus grand homme qui ait jamais existé. Il faisait

très chaud, trop de monde, un début de grossesse fatigant. Elle avait voulu suivre le cortège jusqu'à Nine Miles, le village de Bob qui serait sa dernière demeure. Mais après des heures d'attente devant l'Aréna, la grande salle où fut exposé le corps de Bob, son corps la lâcha et elle tomba dans les pommes. Marie est persuadée qu'elle a tout ressenti de ces journées, tranquillement installée dans le ventre de sa mère, qui s'écroulait de chagrin à l'autre bout du monde. Par la suite et pendant toute sa vie, sa mère célébra la date anniversaire du 11 mai, mort de son maître, comme des milliers de personnes dans le monde. Et toute sa vie elle essaya de régler sa vie en France comme si elle vivait en Éthiopie dans une communauté rasta. Cela a profondément agacé Marie pendant toute son enfance. Elle était montrée du doigt à l'école, n'avait rien à raconter aux enfants de son âge qui n'avaient pas la même éducation et les mêmes centres d'intérêt. En plus elle n'avait pas de père, sa mère ayant décidé que cela ne servait à rien un père, sauf pour mettre enceinte et aider à la naissance d'un enfant. Après basta, pas un homme dans sa vie, mais plusieurs, l'esprit communautaire sûrement. Avec le temps elle avait fini par se caser, et pas avec le meilleur. Marie se dit qu'elle a organisé sa propre vie, si bien rangée, nette, propre, avec trois enfants qu'elle aime, une vie sociale et professionnelle enrichissante et équilibrée, en réaction à l'éducation de sa mère. Jusque-là rien de bien nouveau. Malgré tout, elle a gardé de son enfance un certain sens de l'indépendance.

Elle revient à la réalité, mal à l'aise, pleine d'amertume dans la bouche qui lui aigrit l'humeur. Foutus souvenirs. Elle regarde autour d'elle. Son ami n'est toujours pas arrivé. Elle le cherche du regard et ne le voit pas. Par contre, quelque chose cloche dans l'assistance. En observant les gens présents, elle remarque qu'ils ont en moyenne 20 ans pas beaucoup plus, à part quelques-uns placés à côté du cercueil. Elle recommence un calcul sur ces doigts. Bon, son ami a 52 ans, donc sa mère, même si elle l'a eu jeune, devait avoir au moins 70 ans ? Alors qui sont tous ces jeunes ? Les multiples amis que l'on peut se faire au lycée, persuadé que plus on en a, plus on est un être intéressant ? Ce n'est pas dans la nature humaine de mourir si jeune. Cela ne fait pas partie des possibles dans sa vie. Perdre un enfant, son enfant. Impensable. Le couple plus vieux, les parents ? Quelle horreur ! Non, ne pas penser à l'impensable.

Et puis son ami qui n'arrive toujours pas. En retard à l'enterrement de sa propre mère, c'est bizarre. Marie regarde sa montre. Cela fait quarante-sept minutes qu'elle attend. Elle commence à ressentir des fourmis dans les jambes, elle s'adosse au dos d'un caveau, dont elle ne connaîtra jamais les propriétaires. Allez, elle lui laisse encore quinze minutes et elle s'en va. Surtout que ses trois gamins l'attendent pour aller ensuite au restaurant fêter l'anniversaire du plus petit. En plus leur père sera là. Il ne faut pas qu'elle soit en retard. Elle entend déjà les reproches de ce dernier. Et aujourd'hui elle n'en a pas besoin. Avant que les divagations de son cerveau la replongent dans ses pensées, elle remarque au loin un homme qu'on pourrait qualifier de BBT. Beaux bruns ténébreux, elle adore. Un air soucieux lui barre le visage ce qui gâche un peu sa beauté. Elle l'observe discrètement et bizarrement elle a l'impression de l'avoir déjà vu en étant sûre de ne pas le connaître. Un air de l'avoir déjà croisé en s'observant dans le miroir. Elle a les mêmes cheveux que lui, une ressemblance dans le regard soucieux. Ce n'est pas possible ! Son père qu'elle ne connaît pas ? Non, il a l'air trop jeune. Un frère caché ? Cela ne l'étonnerait pas de la part de sa mère.

Et voilà que ses pensées la repoussent vers cette dernière. Elle se questionne sur les rapports qu'elle a eus avec elle. Toujours en contradictions et ne voulant pas lui ressembler. Et pourtant. Comme sa mère, ses enfants n'ont pas vraiment de père. À la naissance du dernier il y a 12 ans elle a décidé de vivre seule, de faire tourner le ménage avec son seul labeur. Ah indépendance quand tu nous tiens ! Avec son ex, ils se croisent 2 fois par mois pour se refiler les gamins, enfin gamins, ados à la con plutôt. Mais qu'est-ce qui lui prend ? Toute cette aigreur qui remonte. Elle, si sereine, équilibrée, contente de son boulot, d'elle. Sûrement l'ambiance enterrement. C'est dans ces moments-là qu'on regarde sa vie passée, la vie, la mort. Tout ça n'est pas très agréable.

Elle a froid tout à coup. Elle se sent de plus en plus oppressée. Cette sensation inhabituelle lui procure un choc qui la fait ressortir de ses pensées nauséabondes. Elle se reprend, se redresse, s'étend pour décoincer ses pieds des talons aiguilles qui commencent à la fatiguer. Pour une fois elle aurait voulu porter des baskets. Elle lève les yeux et a l'impression qu'ils la regardent tous, corbeaux noirs à peine sortis du nid et déjà en deuil ! Elle se sent vaciller, ses jambes la lâcheraient-elle ? Non, il n'en est pas question. Elle

se met à marcher, inquiète et ne se sentant pas à sa place. Et son ami toujours pas là. Elle est sûre maintenant qu'elle s'est trompée d'enterrement. Elle se sent de plus en plus mal à cette pensée. Elle, si parfaite, toujours au bon endroit, se tromper d'enterrement !

Tout à coup, elle ne sent plus ses jambes, comme si on les lui avait sciées à la tronçonneuse. Elle a l'impression que ses yeux se remplissent de sang et, avant de ne plus rien voir, elle aperçoit son ami courir vers elle. Il est tout pâle, les bras tendus vers elle comme un zombi sorti d'une tombe. Elle voit encore sa bouche s'ouvrir dans un silence. Il l'appelle, elle n'entend rien. Cette vision fantomatique la fait tellement angoisser, comme un cauchemar dont on se réveille mal, qu'elle réagit. Son corps bouge. Elle a moins froid. Elle passe sa main dans ses cheveux pour les regonfler comme si cet instant d'oubli l'avait raplati. Elle met en branle ses deux magnifiques jambes gainées de noir pour l'occasion, avance vers son ami, un sourire accroché sur son visage.

Elle marche, sûre d'elle maintenant, en espérant que le BBT la suive de son regard de braise. Elle s'élance, heureuse de reprendre enfin l'équilibre, consciente qu'il est si frêle et fragile maintenant, cet équilibre qu'elle a tant choyé qu'elle se sent prête à tout pour le défendre.

Chapitre 8

NATALIA

Bas sur l'horizon, le soleil brille faiblement. Les mélèzes proches pointent leurs cimes enneigées vers le ciel bleu pâle. Lourdemment vêtu — en Sibérie on préfère superposer les couches de vêtements, laine, cuir et fourrures, à l'ancienne — Tom prend avec lui le fusil debout à côté de la porte, déjà chargé, une boîte de cartouches entamée est posée à ses côtés. Les loups attaquent désormais en journée, mieux vaut être prudent. Il a déjà eu l'occasion de s'en servir, mais il préférerait éviter de réitérer son piètre exploit : cinq tirs, et pour tout carton un louveteau à peine sevré, sorti imprudemment de sa tanière sans sa fratrie. Katya en a pleuré. Porte refermée dans un grincement. La bise est glaciale. La nuit a été clément, pas de congères à déblayer dans l'allée. Il marche droit devant lui, droit vers l'orée du bois.

Mais Tom n'a pas froid, comment le pourrait-il ? Sa chambre, à l'étage, doit être la moins bien isolée de la maison de campagne de ses parents. Orientée plein sud. La petite fenêtre à meneaux ne laisse rentrer que les moustiques. L'air est étouffant, les draps sont moites. L'homme est trempé. De sueur et de terreur nocturne. Six jours maintenant, et six nuits, le même cauchemar... Il avance péniblement, la couche de neige est épaisse. Le chemin de la veille a été balayé par les vents, cela le contrarie, il doit faire la trace. Et encore une fois, un cri strident, suivi du claquement d'ailes d'un rapace. Il lève la tête, juste à temps pour voir l'oiseau filer au-dessus des arbres, un charognard. À quelques mètres, au pied d'un tronc, une tache sombre. Envahi d'une sourde appréhension, il hâte le pas, lâche le fusil qui l'encombre, arrache ses gants et tombe à genoux. Il prend à pleines mains la neige écarlate, qui peu à peu fond entre ses doigts. L'eau partie, reste le sang.

Le réveil sonne encore une fois. Rappel. Il est 07h00. Exercices physiques. Tom émerge péniblement de l'étau glacé de son rêve russe. Il a la gorge sèche, mais ce n'est pas le froid sec qui tarit sa salive. Putain de cauchemar. Il cherche d'une main la bouteille d'eau à côté du lit. Vide. Il n'a pas souvenir d'avoir bu

autant. À part la veille bien sûr, avec son beau-père, mais ce n'était pas de l'eau, la "*voda*", mais la petite eau, la "*vodka*", rapportée d'un dernier voyage.

Le flash lumineux de sa montre connectée lui indique que son rythme cardiaque est trop rapide. Resynchroniser les battements de son cœur à sa respiration. Il expire profondément selon la méthode qu'il connaît par cœur maintenant. Bien que destinée à favoriser l'endormissement, la technique mise au point par un médecin d'Harvard marche aussi pour améliorer son réveil, synchroniser la nuit et le jour. L'aube.

"Ici et maintenant" : son mantra depuis l'annonce de sa séropositivité. Le médecin lui a donné les coordonnées d'un psychologue. Il n'a pas encore accepté l'idée de se confier. Ou alors juste pour dire qu'il a contracté le VIH. Que ce n'était pas prévu dans son plan de carrière et sa vie privée. Voilà.

Le soleil se lève, Tom aussi, enfin. Il cherche son sac de voyage, hier il lui semblait l'avoir posé au pied de l'armoire. Le voilà monté en grade, son paquetage, en haut du meuble. Bien entendu vidé de sa substance, encore une fois sa mère en a trié le contenu, linge sale, linge douteux, linge propre. Hésitant parfois sur ce dernier. Il lui arrive ainsi de se retrouver sans vêtements, ou presque, au petit matin.

Tom a beau être trentenaire, elle reste attachée à cette marque d'intrusion affectueuse. Il ne lui en fait plus le reproche. Mettant de côté ses effets les plus personnels dans un compartiment secret, évitant toute situation conflictuelle. Le fils chéri, son petit dernier. Celui qui part loin, longtemps, et qui revient avec un bagage maculé de terre ocre ou de sable noir. La taille des grains et les couleurs changent, Tom lui ne change pas. Sur ses destinations, sur ses rencontres, pas un mot. Cette manie du silence va lui servir dans les semaines, les mois qui viennent. Il n'ose pas penser au-delà, effrayé par les conséquences potentielles de ses mensonges.

Il attrape un caleçon soigneusement plié dans la commode, premier tiroir à droite. Il ne se baladera pas complètement à poil ce matin.

Le parquet grince sous ses pas. Souvenirs adolescents. Tout un art d'acheter le silence des lattes pour rejoindre son frère, et téter la bouteille de gnôle du grand-père, planqués sous l'escalier. En faisant semblant d'aimer ça. Un sourire en coin. Gaby. Dire que ce grand couillon est devenu contrôleur fiscal. Il a vraiment mal tourné. Pas étonnant que je sois le préféré des deux.

Les toilettes sont dans la salle de bain au fond du couloir. Vidé au sens propre et figuré du verbe, il prend une douche d'eau tiède, il n'y a même plus d'eau froide. Il aimait ça, l'eau froide. Tout ce qui était froid. Tout ce qui pouvait faire contraste avec elle, la fille de l'Oural aux yeux noirs, légèrement bridés. La retrouver, transi, pour mieux se réchauffer. Mais ça c'était avant.

Il s'essuie à peine, à quoi bon ? Et jette un regard fugitif à son reflet. Salut Bradley ! Un peu plus petit, mais plus musclé que Cooper. Plus sec. Même belle gueule, assurément. Putain ça fait vraiment chier.

Nu, il enchaîne les pompes sur le carrelage mouillé, des séries de 25, son nombre fétiche. La date d'anniversaire de son père, la sienne aussi. Et celle de Katya. Pure coïncidence. Son âge lors de leur première rencontre, le numéro de son appartement à Irkoutsk, les deux derniers chiffres de son téléphone. Aujourd'hui il n'en veut plus de ce nombre porte-bonheur. Il va falloir songer à en changer, il ne pourra en tirer plus rien de bon. Son corps le lâche plus vite que ses ruminations. Muscles tétanisés au bout de 10 séries, il titube, enjambe le rebord dans la baignoire et tourne le robinet à fond.

Sylvie n'aime rien tant que se lever tôt et se mettre en cuisine quand sa garde rapprochée est encore endormie. L'arrivée inattendue de Tom, à elle seule, compense l'absence de son aîné, reparti hier soir après le dîner, en laissant les enfants. Elle porte une tunique longue en indienne, un cadeau offert par son cadet au retour d'un trek au Cambodge, ou en Birmanie peut-être. À ses poignets tintinnabulent des bracelets en argent repoussé qui eux doivent venir d'Afrique.

Au téléphone ce vendredi, il l'avait prévenue qu'il serait seul. Oui, il avait revu Katya. Elle était retournée en Russie, son boulot, la famille... Il semblait accablé. Non, ils n'allaient pas se remettre ensemble. Non, il ne comptait pas la revoir.

À peine arrivé et malgré la chaleur encore intense, il était parti courir en les saluant à peine. À table, il n'avait pas desserré les dents. Visiblement agacé par le babillage des jumeaux, il s'était plus d'une fois accroché avec sa belle-sœur. L'ambiance s'en était ressentie, hâtant le départ de Gaby.

Plus tard, même avec plus d'un verre dans le nez, il était resté évasif sur les raisons de leurs retrouvailles. Sylvie ne connaissait pas beaucoup Katya au final, une jeune femme discrète, polie, toujours souriante. Sportive et férue de voyages. Ils formaient un beau couple. Tom avait l'air heureux à l'époque.

Songeuse, elle diminue le feu sous la bassine en cuivre où cuisent à gros bouillons les fraises. Avec l'âge, son mari a développé une certaine appétence pour les douceurs.

Le voilà qui rapporte sur un plateau les cadavres de la veille. La bouteille de vodka est vide, comme le flacon d'eau de vie du grand-père. Un geste affectueux de Michel envers Tom, une tentative d'apaisement, les dernières bouteilles de l'aïeul ne sortant qu'aux grandes occasions.

Du Babyphone se font entendre des petits bruits, les jumeaux sont réveillés. Tu veux bien t'en occuper ? D'une caresse sur les cheveux de sa femme, Michel acquiesce. À l'instar de Tom, il est peu bavard. Il parle avec ses mains, des mains de paysan puissantes et calleuses, qui se font douces sur la peau de Sylvie et les joues de ses petits-enfants. Les bouteilles sont déposées dans l'arrière-cuisine, le plateau nettoyé, Michel disparaît au fond de la maison, dans la chambre la plus fraîche où dorment les bébés.

Nouvelle douche. Toujours tiède. Derrière la porte sont suspendus un bermuda et un t-shirt, un oubli de Gaby. Trop grands mais peu importe, avec cette chaleur des vêtements amples seront les bienvenus. Tom descend l'escalier. Le craquement habituel de la dernière marche le rassure. Sa vie n'est donc pas devenue qu'incertitude. Entrant dans la cuisine, il salue d'un grognement sa mère avant d'ouvrir le frigo et de boire à même la bouteille de grandes gorgées de jus d'orange. Sylvie debout devant la gazinière montre du bout de son index sa joue — comme à son habitude — l'incitant à venir y déposer "le bisou du dimanche." Il s'exécute, en se penchant vers la bassine et ses effluves. Sur le plan de travail une assiette, où repose une cuillère en bois au nappage luisant, juge de la cuisson des fruits.

À la vue de la gelée rouge Tom déglutit difficilement. Détournant son regard, il demande à Sylvie ce qu'il peut faire. Découper le pain, puis le griller, il a un peu durci depuis hier. Avec le temps, Tom lui aussi s'est durci, il n'a plus peur des lames comme quand il était petit. C'est pour cela qu'il préfère les armes à feu pour chasser et se protéger quand il part au loin.

Le couteau à pain a une double lame. Un côté pour trancher le pain, l'autre pour découper la glace. Il n'a jamais vu quiconque l'utiliser à ce dernier usage. Dans la taïga, la glace, il la découpe à la tronçonneuse. Son beau-père s'amuse de le voir tenir le couteau du mauvais côté : c'est le pain qu'il faut découper, pas la bûche de Noël qui sort du congélateur, fils.

Bien sûr. Je suis vraiment con, s'agace Tom. Fatigué. Il manque une ou deux dents au "côté pain", le couteau lui aussi est usé. Tom est gaucher mais coupe de la main droite, il ne sait pas pourquoi, il ne s'est jamais posé la question. À ce moment précis, il ne réfléchit pas, il pose la lame édentée sur la croûte dorée, qui résiste à l'entame. Plus fort, et le couteau de glisser et de se frayer un passage, non dans le pain qui reste intact, mais dans la chair de l'homme. Pulpe entaillée, le sang coule en abondance du pouce, maculant les carrelage de la table.

Il laisse échapper un cri de surprise. Sylvie aussitôt se presse, demande à voir la blessure, maudissant le pain. Maudire le pain et non le couteau, voilà bien sa mère. Il saisit un torchon et l'enroule autour de son pouce. Vite, il attrape du bout de la main droite le pain sali, puis le couteau et les jette dans l'évier. N'approche pas, ce n'est rien ! Ce n'est rien j'te dis ! Il gronde, sa mère hausse le ton, voulant juger par elle-même de l'importance de la coupure. C'est sa mère, il a de nouveau 8 ans et les genoux écorchés.

Les dents serrées, il ouvre les placards sous l'égouttoir, à la recherche d'un produit de ménage et de sacs poubelle. En faisant ainsi il barre le chemin à Sylvie, à l'évier, à sa plaie, à sa peur terrible de mourir. Il a 34 ans, il est un sportif accompli, un professionnel reconnu et respecté. Il a bourlingué dans des régions hostiles et côtoyé des hommes dangereux, pour finir dans une maison du Lot-et-Garonne à flipper comme un con à la vue de son propre sang.

Sur le seuil de la cuisine, Michel, les jumeaux dans les bras, interroge des yeux sa femme. Tom laisse éclater sa colère, crie qu'on lui fiche la paix, qu'il n'a pas besoin d'eux. Abasourdi, Michel lui intime de baisser le ton et de mesurer ses paroles. Et de laisser sa mère s'occuper de lui.

— Michel arrête, ARRÊTE ! Tom hurle maintenant.

Silence. On entend juste les sanglots des bébés apeurés et le bouillonnement discret des fraises dans la marmite. Avant d'entraîner hors de la pièce sa femme sous le choc, Michel montre d'un geste sec où est rangée la trousse à pharmacie. Tom, les dents serrées, attrape un sac poubelle, l'ouvre prestement et y dépose précautionneusement le pain et le couteau aux lames protégées par le torchon souillé.

La coupure est peu profonde, sans gravité en somme. Sans gravité...il ricane. Quelle ironie. À l'aide d'un peu de savon et d'eau il lave la blessure de

l'intérieur vers l'extérieur, en douceur, voilà, elle ne saigne presque plus. Extérieurement il a retrouvé son calme, mais à l'intérieur il bout.

Comme à son réveil, son cœur cogne dans sa poitrine à un rythme beaucoup trop élevé. Cohérence cardiaque... Expirer, inspirer, bloquer. Expirer, inspirer, bloquer. Expirer, inspirer, bloquer. Trois fois. Ça marche.

Il asperge de Javel l'évier, la table, nettoie la moindre trace écarlate. Ouvrant la trousse à pharmacie d'une main, Tom découvre une flopée de médicaments aux noms génériques inconnus. Il devrait interroger Gaby à leur sujet, le frerot vient ici beaucoup plus souvent que lui. Cela lui rappelle que leurs parents vieillissent. Il y réfléchit, mais pas trop longtemps. Il est bien trop préoccupé par ce qui lui arrive pour s'attarder sur les problèmes de santé des autres, fussent de ceux qui l'aiment le plus au monde.

Désinfectant, pansement pour resserrer les plaies, bande adhésive. Il hésite à la vue de gants chirurgicaux. En porter un à la main gauche pour sécuriser la blessure ? Ridicule.

Dans la cuisine désormais flottent l'odeur acre de la Javel et les effluves parfumées de la confiture. Le mélange lui donne la nausée et lui pique le nez. De nouveau il sent la panique l'envahir. Vite, s'occuper, faire autre chose.

Mettre en route la bouilloire. Allumer le feu sous la cafetière italienne. Sortir le lait, le beurre, le sucre. Le miel et le thé. Russian Earl Grey. Russian. Putain, fait chier.

Une ombre sur le carrelage. Il lève la tête vers son beau-père, accoudé à la fenêtre.

— Tom, je me doute que l'avoir revue n'a pas été facile. Mais ne passe pas tes nerfs sur ta mère. Si tu as besoin d'un punching-ball, je suis là. Je peux tout encaisser, fils, tout supporter, sauf la peine de ma femme. Va t'excuser. Déjà qu'elle ne te voit pas beaucoup, si en plus c'est pour que tu la disputes... Prends le plateau derrière le grille-pain et apporte le petit-déjeuner, j'ai faim.

Il remplit mécaniquement le plateau et les bras chargés de remords sort de la maison. Le soleil inonde le jardin sans pour autant agacer les yeux et la peau. Il est encore tôt. Les jumeaux se sont rendormis à l'ombre du figuier, aux pieds de leur grand-mère allongée sur un transat. Déposer le plateau sur la table en fer forgé, déposer un baiser sur la tête de sa mère. À son "pardon" suivi d'un "je t'aime," elle oppose une demande : est-il à jour de ses vaccins ? La réponse fuse avec cette rudesse qu'elle ne lui connaît pas. Ne te mêle pas

de mes affaires. Michel a levé les yeux de sa tablette et fixe son beau-fils d'un regard sombre.

Sourire forcé. Croissants ? Pains au chocolat ? De toute façon il n'y a plus rien à manger, le pain est parti à la poubelle. Sylvie se lève, dernière tentative. Tom, passe à la pharmacie pour le vaccin au cas où... Peine perdue. La fin de sa phrase se perd dans le grincement du portail.

Il enfourche l'antique vélo Gitane à la peinture orange écaillée comme sa confiance en l'avenir. Pas de vaccin pour le fils chéri. J'ai le VIH et la rage. J'ai été mordu par une louve, attaqué par surprise. Combien de fois lui ai-je dit que je n'aimais pas les capotes, que je ne voulais pas en mettre. Et elle était d'accord. Elle avait dû lui dire d'accord aussi, à l'autre.

Tom longe le muret de la propriété, la boulangerie est à moins de 25 minutes aller-retour. Non, 20, plus jamais 25. À son arrivée il y a la queue devant la devanture désuète, car le pain est bon. Quand vient son tour il est servi par une ravissante petite blonde, aux cheveux remontés en chignon. Tom lui fait les yeux doux, elle lui sourit et rajoute des chouquettes dans la poche en papier. Un geste commercial dirait Michel, mais non, il veut croire que son charme naturel incite la fille à le couvrir de viennoiseries. Sur le chemin du retour, la réalité le rattrape. Il est séropositif, il ne pourra plus jamais draguer et coucher avec une femme en toute insouciance.

Rentré à la maison, les douceurs posées sur la table du jardin, il file à la cuisine prévenir sa mère, la mission du petit-déjeuner est accomplie. Elle est penchée sur l'évier, la bassine en cuivre brille sous les coups de brosse et les bulles du liquide-vaisselle. Du Mir, "paix", en russe. Il enlace la première femme sa vie, lui murmurant à l'oreille que le dimanche, la pharmacie est fermée, mais promis, sans faute, il ira demain. Elle sourit, enlève son tablier.

La confiture de fraises refroidit sur le buffet bas. Tom ne résiste pas au plaisir enfantin de la goûter avec les doigts. Du pot son index ressort rouge vif. Il éclate en sanglots.

Chapitre 9

Christophe Oyra

Se dirigeant vers la boulangerie près de chez elle, Marie marche d'un bon pas. C'est qu'elle voudrait être rentrée avant le réveil des goinfres qui lui servent d'enfants. En pleine adolescence, aussi bien Salomé, l'aînée, que Quentin et Camille, ses deux frères, ont en commun cette étrange particularité que l'on trouve souvent à cette période de la vie : un appétit féroce pour une totale absence d'énergie... Enfin, c'est surtout vrai pour Quentin, et aussi pour Salomé, même si elle fait plus attention à ce qu'elle mange ; car Camille, de son côté, ne semble s'être résolu à suivre leur exemple qu'à moitié : toujours à courir partout, elle a dû l'inscrire à une seconde activité sportive pour le canaliser. Fort heureusement, leur père, en dépit de ses défauts dans d'autres domaines, est quelqu'un de fiable lorsqu'il s'agit de verser la pension alimentaire. Sans ça, et malgré son ancienneté, elle aurait bien du mal à leur offrir une vie décente avec son seul salaire de comptable.

Arrivée à destination, elle pousse la porte vitrée et entend le petit tintement caractéristique des commerces de proximité. Il n'y a qu'une seule personne devant elle, et elle est déjà en train de récupérer sa monnaie... Chouette ! Elle n'aura donc pas à attendre ! Après avoir salué la boulangère, l'individu se retourne et se dirige vers la sortie d'un pas traînant. Elle le reconnaît pour l'avoir déjà aperçu par deux fois dans le quartier ces derniers jours. Il faut dire qu'un beau brun ténébreux comme lui ne passe pas inaperçu ! Pour la première fois, leurs regards se croisent. Le temps semble se figer l'espace d'un instant. Quelque chose la trouble. Elle lui adresse un sourire dans l'espoir qu'il ne remarque pas le rouge qu'elle sent monter à ses joues, mais il a déjà tourné les yeux vers l'extérieur. Partagée entre soulagement et déception, elle s'avance vers le comptoir et demande poliment des croissants.

Alors qu'il récupère sa monnaie, Tom entend le tintement de la clochette du magasin retentir. Il remarque la silhouette de la nouvelle arrivante dans le reflet du présentoir à pâtisseries et ralentit volontairement le pas au moment

de repartir. Il jette un regard dans sa direction. Il a l'impression de l'avoir déjà aperçue dans les environs, mais sans en être totalement certain. Elle lui rappelle la femme en tailleur qu'il avait vue sortir d'une société d'import-export à quelques pâtés de maisons d'ici... Il faut dire que, si c'est bien elle, elle porte cette fois-ci une tenue beaucoup plus décontractée et, surtout, elle a laissé ses longs cheveux ondoyer naturellement sur ses épaules, plutôt que de les rassembler en un chignon strict. Soudain, elle tourne les yeux dans sa direction et leurs regards se croisent. L'instant d'après, il est à l'extérieur de la boulangerie sans se souvenir d'avoir franchi la porte. Seul subsiste l'éclat d'un sourire au coin de ses yeux, comme la persistance rétinienne laissée par une vive mais fugace étincelle dans l'obscurité...

Alors que le battant se referme lentement derrière lui, il a tout juste le temps d'entendre quelques mots, prononcés par une voix qui l'émeut profondément :

– Bonjour ! Pourrais-je avoir six croissants, je vous prie ?

Résolue à venir plus tôt à la boulangerie la prochaine fois afin qu'il reste des viennoiseries, Marie quitte la boutique avec trois baguettes dans les bras... À défaut de croissants, ses gargantuas se feront des tartines !

– Excusez-moi, bonjour ?

Marie s'arrête net. Elle sent son cœur accélérer... C'est le beau brun qui s'adresse à elle. L'a-t-il attendue jusque-là ? Non, ça ne peut pas être ça ! Elle essaie de garder une contenance alors qu'elle se sent rosir à nouveau.

– Bonjour, lâche-t-elle, dans l'expectative.

Il semble hésiter, ne sachant visiblement pas comment poursuivre.

– Je... Vous allez trouver ça étrange mais, voilà : en sortant, j'ai entendu que vouliez des croissants, et... Eh bien, il se trouve que j'ai acheté les derniers.

Comme il s'est arrêté de parler, Marie fronce les sourcils. Où veut-il en venir ? Elle l'encourage à poursuivre d'un « mmmh-mmmh ».

– Oui, euh... Je me suis dit que, peut-être, vous accepteriez de me les échanger contre votre numéro de téléphone ?

Tom se sent bête d'être aussi hésitant du haut de ses trente-quatre ans, d'autant plus que ça ne lui ressemble pas, lui qui est habituellement si plein

d'assurance ! Marie se mord imperceptiblement la lèvre inférieure avant de répondre :

– Et si je ne veux pas vous le donner ?

Tom, dépité bien davantage qu'il estime devoir l'être, détourne le regard. Il hausse alors les épaules, se saisit d'un des sacs en papier qu'il tient contre lui et le tend à Marie.

– Tenez, prenez-les quand même...

Elle attrape délicatement ce que lui offre la plus belle main qu'elle ait jamais vue et, avant qu'elle puisse répondre quoi que ce soit, il ajoute :

– Et passez un bon dimanche.

Il tourne alors les talons et part à grandes enjambées. Marie s'élance maladroitement à sa suite, les bras chargés des baguettes et des croissants.

– Attendez !

Tom ralentit, maintenant incertain, songeant tout à coup au danger qu'il représente. C'est quand il l'entend réitérer sa demande qu'il s'arrête enfin. Il se retourne alors qu'elle arrive à son niveau, et remarque que d'avoir dû trotter ainsi lui a fait monter le rouge aux joues – ce qui ne la rend que plus séduisante encore. Elle se campe devant lui et lui lance avec aplomb :

– Donnez-moi votre mobile, je vais y ajouter mon numéro !

Le bonheur qui explose en lui à cette annonce balaye ses doutes. Il sort immédiatement l'appareil de son étui de ceinture, ouvre une nouvelle fiche dans l'application des contacts, et le lui tend. Elle remplit alors les champs « prénom » et « numéro », valide la saisie et le lui rend. Ayant maintenant obtenu le précieux sésame pour lui parler de nouveau, il s'autorise à lui demander :

– Qu'est-ce qui vous a décidée ?

Elle fait une moue que Tom trouve immédiatement adorable.

– Je ne sais pas... Le fait que vous m'ayez quand même donné les croissants ? Ou peut-être...

Tom lève un sourcil interrogatif, ce qui fait instantanément décocher à Marie son fameux sourire éblouissant.

– Non, en vrai, c'est surtout parce que j'en avais envie !

Alors qu'il a l'habitude de toujours conserver cet air taciturne qui lui donne un côté mystérieux, Tom laisse cette fois échapper un sourire en coin. Il

y a quelque chose chez cette fille qui le fait se sentir différent... Non, pas différent : meilleur.

– Bon, je dois y aller. Pensez à m'appeler, Monsieur... ?

Songeant qu'elle n'a saisi que le champ « prénom » dans son téléphone, il répond :

– Puisque vous êtes juste « Marie », laissez tomber les « monsieur » et appelez-moi « Tom ».

Alors qu'il ne croyait pas ça possible, le sourire de Marie devient plus éclatant encore.

– Très bien, Tom. À très vite, alors !

Ne prêtant nulle attention à la petite voix intérieure lui soufflant une nouvelle fois qu'il ne serait pas raisonnable d'aller plus loin avec elle, il lâche avec naturel :

– Sans le moindre doute !

Chapitre 10

Mathieu

Home sweet home ! La journée n'a pas été simple, je suis contente d'être chez moi. L'idée que ma vieille maman est à l'hosto pour la semaine pour des bilans de santé, bizarrement, ça me soulage aussi. Je ne regrette toujours pas de m'être battue avec les frangins pour qu'on la mette pas dans un mouiroir, mais quand même je dois avouer que ça représente un sacré poids...

— Quentin ? Quentin ! T'es là ? Ça te dit une petite soirée en tête à tête avec ta mère ?

Je passe une tête dans la montée d'escalier. Pas de réponse. Il est dix-huit heures, il devrait être rentré du lycée depuis une bonne heure, on est vendredi. Qu'est-ce qu'il me fait encore ? Je monte les escaliers, histoire de m'assurer qu'il ne s'est pas encore perdu dans un jeu vidéo, mais non, la chambre est vide.

Il est gonflé quand même, le Quentin ! Pour une fois que son frère et sa sœur sont partis chez leur père un peu plus tôt, pour un match de foot ou je ne sais plus quoi, il se débrouille pour me laisser toute seule ! Personne dans la chambre, mais je reconnais l'odeur beaucoup trop forte de son gel douche. J'en déduis qu'il est rentré le temps d'un passage à la salle de bains, et qu'il est reparti aussitôt.

Allez, tant pis ! Il reviendra bien à un moment, mon grand. J'ai espoir dans son intelligence : je suis sûre qu'il a en tête qu'il sera le seul des trois à la maison, et qu'il pensera à sa mère pour une petite soirée, comme on les aime.

D'ailleurs, c'est le moment de passer en cuisine. Ce soir, vu que c'est cocooning avec Quentin, j'ai prévu de lui préparer son petit plat préféré. C'est parti pour les fameuses lasagnes bolo ! Rien de compliqué, cette recette je suis capable de la faire les yeux fermés. Les oignons émincés frémissent dans la sauteuse, j'ajoute une branche de céleri et une carotte coupées en petits morceaux, le haché mi-bœuf, mi-chair à saucisse, la conserve de tomates pelées, et la bonne dose de piment qui va bien, c'est surtout ça qu'on aime !

Pendant que ma préparation réduit, je vais faire un petit tour sur les réseaux sociaux pour voir ce qui se fait en ce moment niveau films/séries. Je

sais qu'il aime bien la science-fiction, et même si je ne suis pas une grosse cliente du genre je crois que ça lui fera plaisir qu'on se regarde quelque chose dans ses goûts.

Une vingtaine de minutes de recherches plus tard, je pense avoir trouvé deux ou trois films qui risquent de lui plaire, une bonne chose de faite, je suis contente. C'est le moment de faire la sauce béchamel, les doigts dans le nez ! Le meilleur pour la fin, il faut dresser les lasagnes, je goûte quand même (en me brûlant la langue au passage), ajoute une pincée de sel et une petite dose de piment, et c'est parti pour le mille-feuilles !

Je jette un oeil à l'horloge, 18h45. Une demi-heure au four, ça nous amène vers 19h15, ce sera parfait. Plus qu'à attendre, j'aimerais bien l'appeler pour lui demander vers quelle heure il arrive, mais j'essaie de me contenir. Je crois que c'est important qu'à dix-sept ans il se sente responsabilisé, qu'il comprenne que j'ai confiance en lui.

Je me sers un petit verre de rosé pour accompagner ma lecture du soir, et j'attends donc avec patience.

Chapitre 11

B. Fontaine

Samedi soir pour la première fois depuis son divorce, Marie s'ennuie, ce qui n'est pas du tout dans son caractère. Elle est dans sa cuisine, affalée, les deux coudes sur la table et elle s'étonne : "mais qu'est-ce qui m'arrive ?", se demande-t-elle en se servant un autre verre de rosé.

En effet, séparée de son mari, elle a organisé tant dans la vie professionnelle que privée une manière de vivre qui lui convient parfaitement. Avec ses trois ados, elle partage beaucoup de bons moments et des fous rires, bien sûr il y a des accrochages, ce qui est bien normal. Pourquoi ce soir, ce coup de cafard ? Le départ précipité de son plus grand lui a sans doute fait prendre conscience un peu brutalement de sa solitude. Il a préféré sortir plutôt que de manger avec elle les lasagnes préparées avec tant de soin. Tous les trois feront leur vie, partiront du foyer, iront s'installer ailleurs. Tout à coup, la maison est trop silencieuse. Le téléphone la fait sursauter.

Qui peut bien appeler à cette heure ?

C'est Tom. Elle ne le reconnaît pas immédiatement, puis se rappelle le charmant client avec qui elle avait échangé son numéro contre des croissants. Ce soir, il lui propose de l'inviter à manger mais elle n'a pas envie de se préparer pour sortir. Elle lui suggère alors de venir le lendemain, déguster des lasagnes, puis se sert un autre rosé.

Voilà Marie bouleversée à cette perspective, elle n'arrive pas à s'endormir, se pose bien des questions. Elle n'a plus l'âge du flirt, elle n'a plus du tout envie de renoncer à sa totale liberté, et puis qui est ce type qui semble bien rapide... finalement Marie s'endort.

Dimanche soir coup de sonnette et voilà Tom dans l'entrée avec le bouquet traditionnel. La soirée se passe très bien, un peu banale sans doute. Pour faire connaissance chacun parle un peu de ses goûts, de son travail, et là Tom étonne Marie : il est intarissable il semble connaître le monde du cinéma, acteurs, réalisateurs, scénaristes. Marie est un peu épatée. Finalement le temps passe et Tom remercie Marie. Il est tout à fait heureux de leur petit souper, et lui propose d'en programmer un autre, ils se disent au revoir à bientôt.

Qui est ce type qui parle si bien du monde du cinéma ? Un producteur ? Un employé derrière le guichet d'une petite salle ? Un vulgaire dragueur menteur ? Un Landru ? Pourquoi pas ?

Marie se réveille en sursaut, met quelques secondes à comprendre ce qui se passe, avant de pousser un gros soupir. Elle vient de rêver du dîner avec Tom qui aura lieu demain. Quelle histoire.

Elle a comme une sourde inquiétude, la soirée, si banale, d'une mère qui attend des nouvelles de son ado lui laisse une drôle d'impression. Elle n'aurait pas dû boire tant de rosé.

Chapitre 12

Marine P.

Comme tous les matins depuis que ça t'est tombé dessus, tu es devant ton miroir, prostré. Comment tu as pu être aussi bête ? Si jamais tu avais pris plus de précautions, si ta satanée ex avait fait le test plus tôt et si Anne ne t'avait pas mis un râteau ce lundi à l'agence, tu ne l'aurais pas rencontrée cette contaminatrice. Arrête de chercher un coupable, tu es ridicule. Vous étiez deux dans ce couple, le test tu ne l'avais pas fait non plus. Tu penses à quand il faudra l'annoncer à ta mère. Elle va te flinguer. Elle qui a dévoué son temps au Sidaction et voilà que son gamin a le VIH. Quelle ironie.

Tu en pleures d'amertume. Inlassablement te reviennent en tête les visages de victimes du sida que tu as pu voir à la télé pendant ton enfance. Tu sais que depuis la médecine a progressé mais malgré tout tu as peur. Peur de finir comme ces visages, peur de mourir trop tôt.

Désolé Maman. Malgré tous ses conseils, toutes ses recommandations et brimades, tu t'es fait avoir comme les autres. Et maintenant tu es sale. Tu es dégueulassé par ce virus. Quelle femme voudra de toi maintenant que tu es un porteur de la mort ?

Comme depuis plusieurs jours, tu repenses à cette femme à qui tu as parlé à la boulangerie. Marie. Rarement quelqu'un t'avait provoqué autant d'émotions. Cette voix si envoûtante, ces mains si fines, si pleines de promesses. Tu penses à son numéro enregistré dans ton téléphone À cette pensée tes larmes sèchent mais ton visage reste grave.

Tu ne peux pas l'inviter pour un rendez-vous. Il faudra que tu lui dises que tu as le VIH et tu ne t'en sens pas la force. Et même si tu y arrivais, pourquoi voudrait-elle essayer quelque chose avec un sidaïque comme toi ? C'est peine perdue...

L'heure approche. Quand tu as appris la nouvelle, tu as ressenti le besoin de rappeler ton psy que tu n'avais pas vu depuis plusieurs mois. Tu sais que tu as besoin d'aide. Tu espères qu'il saura te l'apporter.

Tu es assis en face de lui. La décoration n'a pas changé depuis la dernière fois. De nombreuses plantes ornent toujours la pièce. Tu avais fini par te sentir

à l'aise dans ce cabinet mais aujourd'hui c'est différent. Tu ne sais pas comment aborder le sujet.

— Tom, ça faisait quelque temps que vous n'aviez pas ressenti le besoin de venir en consultation. Qu'est-ce qui aujourd'hui vous a conduit à venir me voir ?

La question est posée. Tu ne peux plus reculer. Il faut bien que tu lui dises. Passe au-dessus de ce sentiment de honte.

— Hum. Eh bien, euh... j'ai appris une nouvelle qui m'a quelque peu bouleversé la semaine dernière.

Quelque peu oui, tu peux le dire.

— Et quelle est donc cette nouvelle ?

— J'ai rencontré une femme.

Idiot, arrête de tourner autour du pot.

— En quoi cela vous a-t-il bouleversé ?

— Non ce n'est pas cette femme... Enfin si, mais pas négativement vous voyez. Non c'est plutôt mon ex. Enfin non je sais qu'elle n'est pas responsable, enfin pas seule en tout cas mais...

— Que cherchez-vous à me dire Tom ?

— J'ai appris que j'étais porteur du VIH.

Voilà. Les mots étaient sortis. Tu auras mis moins de temps que tu ne le pensais.

— Je vois. Malgré le bouleversement compréhensible que cela vous provoque, comment gérez-vous cette situation ?

Comment tu gères ? Mais tu ne gères rien, c'est bien pour ça que tu es ici.

C'est la panique complète.

— C'est la panique complète. Je me sens tellement coupable.

— Coupable de quoi Tom ?

— Mais de mon inconscience. Je fais tous les Solidays depuis que je suis né. Je les connais les précautions. Comment ai-je pu être aussi bête ? Et l'autre ?

Pourquoi elle n'a pas fait ce foutu test aussi ?

— J'imagine que vous parlez de votre ex ?

Les vannes ont lâché. Tu n'arrives plus à contenir ta bile. Ce que tu peux lui en vouloir. Tu le sens que tu perds tout bon sens mais tu ne peux pas te retenir.

— Évidemment que je parle d'elle ! Elle m'a gâché la vie, plus rien ne sera jamais comme avant.

Tu le sais que tu es injuste mais cette voix est bien faible face à l'ampleur de ta colère.

— Vous estimez donc que cette personne est seule responsable de votre malheur actuel ?

Douche froide. Non, bien sûr que non tu ne penses pas ça. Mais tu ne veux pas que ce soit la dernière femme avec qui tu as eu une relation. Elle ne peut pas avoir cette place.

— Non bien sûr, je ne peux pas l'accuser de tout. Mais je lui en veux. Je lui en veux de reprendre de la place dans ma vie, surtout de cette manière. Je me sentais prêt à passer à autre chose vous voyez...et là je me sens comme un con.

Tes mots ont dépassé ta pensée. Tu n'es même pas sûr de savoir ce que tu penses.

— Expliquez-moi. Qu'est-ce qui vous fait vous sentir bête ?

Tu lui dis le ridicule du sens de tes priorités. Qu'est-ce que tu en as à faire de cette femme maintenant ? Tu es malade. Tu vas mourir. À ces mots, il t'arrête. Avec pragmatisme, il te refait ce discours que tu connais si bien mais tu as ta mère pour ça. Tu espérais mieux de lui. Déçu, tu te refermes. Tu as l'impression qu'il l'a remarqué. En tout cas, il change de sujet.

— Souhaitez-vous que l'on parle de cette femme que vous évoquiez tout à l'heure ?

— Je... oui on peut.

Tu lui accordes une seconde chance.

— Elle s'appelle Marie. Je l'ai croisée plusieurs fois. Elle a tout de suite attiré mon regard, quelque chose dans l'attitude. Et quand j'ai entendu sa voix...

Tu te surprends à esquisser un sourire.

— Je vous en prie, continuez.

— Il y a peu, je l'ai vue à la boulangerie. Je venais d'apprendre pour mon sida, je n'avais pas encore pleinement conscience de ce que ça représentait. J'avais envie d'apprendre à la connaître.

Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu es rarement aussi bavard. Ça n'a pas l'air de vouloir s'arrêter. Telle la haine que tu étais prêt à déverser plus tôt, tu ressens

un besoin irréprensible de faire sortir les mots de ta bouche. Il te fait un signe de tête t'incitant à poursuivre.

— J'avais acheté les derniers croissants. Je n'arrivais pas à trouver de bonne façons de l'aborder. Je ne voulais pas qu'elle me trouve trop lourd vous comprenez. Et j'ai regardé mes croissants. Je me suis dit que je pouvais peut-être tenter un échange. Croissants contre numéro de téléphone.

Et tu continues à déblatérer. Tu lui parles de cette petite voix qui essayait de freiner ton impulsion, qui te rappelait l'irresponsabilité de ton geste. Pourquoi amorcer une première étape avec elle ? Tu ne veux pas la mettre en danger. Encore une fois, il te ressort son discours. Mais au fond de toi tu le sais bien que tu te trompes. Tu le sais qu'il est tout à fait possible de vivre une relation amoureuse en étant séropositif. Mais que voulait-il ? Pour toi, tu avais accompli un geste de condamné en lui proposant cet échange. Une dernière volonté.

— Et figurez-vous qu'elle l'a accepté. Maintenant j'ai son numéro et je ne suis pas sûr de savoir quoi vouloir faire.

Tu lui laisses une dernière chance, surtout qu'il ne te déçoive pas.

— Quelles sont vos options ?

C'est tout ce qu'il peut faire ? Tu viens de poser tes tripes sur la table et il n'est capable que de discours à la maman et maintenant ça ! Tu lui fais comprendre ta désapprobation par un long silence. Tu n'es pas disposé à lâcher le premier.

— Vous semblez contrarié, Tom. Puis-je savoir pourquoi ?

Tu ne peux pas lui dire que tu attendais mieux de lui. Tu te sens ridicule à l'idée d'avoir besoin que l'on te tienne par la main pour te montrer la bonne voie à suivre. Pourtant c'est ce dont tu as besoin. Tu ne sais pas quoi faire avec Marie. Ni quoi faire avec cette maladie. Tu voudrais faire l'autruche mais tu es trop en colère pour pouvoir garder soigneusement la tête enfouie dans le sable.

— Mes options ? Vous n'avez pas mieux comme question ? Ça me paraissait pourtant évident. Soit je l'appelle pour lui proposer un rendez-vous, soit je ne l'appelle pas. Il n'y a pas trente-six solutions. Ce que je vous demande c'est de m'éclairer. Si jamais je décide de l'appeler, comment je dois faire ? Comment j'aborde le sujet ? Est-ce que j'ai le droit de lui imposer ça ?

— Si je peux me permettre.

Qu'il se permette oui.

— Vous mettez la charrue avant les bœufs. Ne pensez-vous pas que cette Marie est assez grande pour décider elle-même ? Il me semble que c'est aussi à elle de choisir d'aller plus loin avec vous ou non suite à votre éventuel rendez-vous.

Tu ne peux pas lui donner tort. Tu avais légèrement occulté ce détail.

— En revanche, ce que je veux retenir, c'est votre choix de partir sur une base de franchise avec elle. Personnellement je trouve ça plutôt positif. Il serait peut-être exagéré de voir cette volonté comme un premier pas vers l'acceptation mais tout de même, je trouve ça important.

S'il le dit. Ça ne te convainc pas vraiment. Pour être honnête, l'inverse ne t'avait pas traversé l'esprit. Ce devait encore être l'éducation de ta mère qui avait frappé. Sur le moment tu as envie de la remercier puis tu penses à l'épreuve que va être cette discussion avec elle. Enfin, chaque chose en son temps. Pour l'instant ce que tu veux savoir c'est quoi faire avec Marie. C'est vrai qu'elle te plaît énormément mais est-ce une raison suffisante ? Tu veux savoir si tu es capable de t'investir dans une relation sérieuse, si tu es capable de passer outre ta maladie.

C'est le moment que choisissent tes nerfs pour lâcher. Tu explotes de rire, tu n'arrives pas à le réfréner. Il te faut quelques secondes pour te calmer.

— Je crois que je vous ai confondu avec un voyant.

— Que voulez-vous dire ?

— J'attends de vous que vous me disiez mon avenir. Ce que je suis venu chercher en réalité, c'est que vous me disiez ce qu'il va se passer si j'appelle Marie. Est-ce que ce sera l'histoire d'un dîner ? de quelques mois ? de plusieurs années ? voire de toute une vie ? Et si ça ne fonctionnait pas, dans quel état j'en sortirais ? Je serais capable de recommencer ? Vous comprenez, quand je pense à elle j'arrive pendant quelques instants à oublier ce sentiment de souillure. Je me sens capable d'imaginer des projets avec alors que je ne la connais pas.

Tu recommences à partir en roue libre. Mais ça t'aide à prendre conscience que depuis le début tu te voiles la face. Tu t'es rajouté des craintes qui te semblent désormais dérisoires pour masquer celle qui t'étreint réellement le cœur. Marie n'est pas le problème. Elle ne sera peut-être pas non plus une

solution. Ce sera peut-être une histoire sans lendemain mais ce qui est certain c'est qu'elle sera le premier pas vers ta reconstruction.

Tu finis par t'apercevoir qu'il te regarde fixement. Tu te demandes depuis combien de temps dure cette scène. À ses yeux tu te dis qu'il en est à la même conclusion que toi.

— J'ai l'impression que votre état d'esprit a beaucoup évolué depuis le début de cette séance Tom.

Tu acquiesces. Vous clôturez cette heure. Tu te lèves, le remercies et lui tournes le dos, une partie de ta détermination retrouvée. Tu le sais que ce n'est qu'une première étape, que le chemin qu'il reste à faire est encore long. Mais tu es décidé à t'accrocher à cette prise aussi fort que tu le peux. Tu sors ton téléphone et compose son numéro.

Chapitre 13

Lou Pavilla

Marie prit résolument la pile de dossiers colorés qui occupait jusque-là une place de choix sur la table de la salle à manger et la déplaça sur le bureau de sa chambre. Elle s'était assez occupée des factures pour aujourd'hui, d'autant qu'elle devait se préparer à accueillir son invité. Et quel invité ! Cela faisait quelque temps qu'un homme ne l'avait pas autant intéressée. Elle traversa la maison avec cette espèce de distraction qui caractérisait les mamans ; sans y penser, elle ramassa une paire de chaussures qui traînait par terre et mit de l'ordre tandis que ses pensées vagabondaient. Divorcer l'avait libérée, mais elle ne s'était pas investie dans une autre relation. Après tout, elle avait ses trois ados, son travail, et elle s'en trouvait plutôt satisfaite.

Alors pourquoi maintenant ? Pourquoi Tom ? Elle l'avait remarqué – comme s'il était possible de l'ignorer – mais elle ne s'attendait pas à ce que les événements prennent une telle tournure. Il y avait quelque chose d'étrangement romantique chez cet homme. Peut-être était-ce sa manière d'avoir obtenu son numéro ? Quoiqu'il en était, il lui plaisait, et elle était à peu près certaine qu'elle lui plaisait aussi – sinon il ne l'aurait pas abordée. Comment se passerait ce dîner ? Elle avait perdu l'habitude des premiers rendez-vous, mais cela ne l'inquiétait pas trop. Elle avait plutôt hâte en fait, de découvrir ce séduisant inconnu. Elle voulait en savoir davantage sur Tom... qui était certes très charmant, mais devait avoir des tares comme tout le monde. Et si Marie avait bien retenu une chose de son précédent mariage, c'était qu'il valait mieux connaître les défauts en premier, pour savoir s'ils étaient capables de s'accorder. Elle était prête à quelques concessions, mais elle exigeait un certain respect. Bien qu'il n'ait pas l'air de verser dans l'impolitesse, Marie savait combien les gens pouvaient changer dans les relations. Saurait-elle voir au travers du masque de Tom, s'il en portait un ? Et qu'y verrait-elle ?

Elle termina son ménage, la tête encore remplie de songes. Elle ne pensait pas avoir donné de mauvaise éducation à ses enfants... mais ils avaient tendance à se montrer désordonnés, aussi elle n'avait pas d'autre choix que de

passer derrière eux si elle ne voulait pas que... mais qu'est-ce que cette chaussette faisait sous la table basse ? Elle aurait deux mots à leur dire, quand ils reviendraient...

Marie s'étira, vérifia une dernière fois que plus rien ne traînait – si la chaussette avait pu échapper à son radar aussi longtemps, qui savait ce qui pouvait se cacher derrière les autres meubles ? – puis après un rapide coup d'œil à l'heure pour s'assurer qu'elle avait encore le temps de se préparer, elle s'en alla ouvrir son réfrigérateur. Elle avait préparé des lasagnes à la bolognaise, avec ce supplément de piment que son aîné aimait tant... mais l'adolescent n'était pas rentré la veille, si bien qu'il n'avait pas pu en profiter. Elle commençait à s'inquiéter doucement, d'autant qu'il n'était pas dans ses habitudes d'oublier le petit texto qui rassure. Il restait d'autres boîtes, et quelques courgettes dans le bac à légumes, mais Marie avait déjà arrêté son choix sur les lasagnes. Après tout, il fallait bien les manger, et cela lui évitait de cuisiner. Elle sortit le lourd plat en faïence et, après en avoir retiré l'aluminium, le glissa dans le four. Elle régla la chaleur de façon adéquate pour réchauffer les lasagnes, et se décida à aller se préparer.

Sans être orgueilleuse, Marie se trouvait assez belle. Elle savait l'effet qu'elle pouvait avoir sur les hommes. Mais ce n'était pas ce genre de réaction qu'elle voulait obtenir de Tom. Elle ne voulait pas d'un homme empressé, et même si son prénom lui avait valu d'innombrables plaisanteries douteuses, elle ne comptait s'étendre nulle part. Ou plutôt, pas immédiatement. Ce furent ces considérations qui lui firent repousser la longue robe fendue, ainsi que celle qui offrait un décolleté provocant. Tom la verrait peut-être dans de telles tenues... s'il en méritait le droit. Elle opta donc pour un ensemble un peu plus sobre – mais non moins élégant. Un pantalon fluide, taille haute ainsi qu'une chemise de soie bouffante dont l'échancrure découvrait la naissance de ses épaules. Une large ceinture pour marquer sa silhouette, et de petits escarpins. Porter des chaussures à talons dans sa propre maison pouvait paraître absurde, d'autant que Tom ne verrait guère ses pieds une fois à table, mais elle y tenait.

Marie se doucha sans se presser, puis prit le temps de brosser ses cheveux et de les relever. Elle n'avait pas besoin d'une coiffure compliquée, elle voulait simplement dégager sa nuque et ses clavicules. Tandis qu'elle accrochait de petites boucles d'oreilles à ses lobes, Marie songea qu'elle avait eu le temps

d'apprendre à séduire sans être vulgaire et elle estimait être passée maîtresse dans cet art subtil. Elle ajouta de discrètes touches de maquillage sur son visage, un soupçon d'ombre à paupières pour sublimer son regard, un léger trait de liner pour agrandir ses yeux et un rouge discret sur ses lèvres. Elle sourit avec confiance à son reflet, sûre d'elle et, pour rire, souffla un baiser à son reflet. L'imminence du rendez-vous, de Tom, la mettait de bonne humeur. Le temps qu'elle finisse de s'habiller, son téléphone sonna deux fois – un email de son entreprise et un message de Tom.

Marie eut tout juste le temps de vérifier que le fromage gratiné n'avait pas brûlé que son téléphone se mit à sonner. Tom était à la porte. Elle vérifia une dernière fois que son reflet était présentable puis s'empressa d'aller ouvrir la porte. Même si elle avait déjà eu le loisir de détailler son invité, quand elle le découvrit sur le pas de la porte, tout sourire et les bras chargés de fleurs, elle sentit son cœur rater un battement. Il avait repoussé ses cheveux sombres en arrière, dégageant son front et ses yeux qui pétillaient.

— Bonsoir. Je suis un peu en avance, j'espère que ça ne te dérange pas.

— Mais pas du tout, sourit Marie, en s'écartant. Entre, je t'en prie.

Il fit quelques pas dans l'entrée, puis lui remit le bouquet. Elle profita qu'il se détournait afin d'ôter son manteau pour en humer le parfum. Tom était définitivement très romantique, un bon point pour lui.

— J'ai préparé des lasagnes, j'espère que ça te convient ?

— Si cela me permet de dîner avec toi, tout me convient, plaisanta le bel homme en lui adressant un clin d'œil complice.

Marie ne put s'empêcher de sourire. Ce n'était rien d'original, mais son honnêteté était... rafraîchissante. Déposant les fleurs dans un vase, elle prit le temps d'indiquer à son invité où étaient la cuisine ainsi que la salle de bain, puis tous deux s'installèrent confortablement sur le canapé. Bientôt, tous deux se trouvèrent à bavarder de tout et de rien, mêlant anecdotes d'enfance et récit du quotidien avec une fluidité déconcertante. Avant même qu'elle ne s'en rende compte, ils s'étaient resservis deux fois du vin et s'étaient déplacés dans la cuisine. Tom s'appuyait avec nonchalance contre l'évier, comme s'il était déjà à sa place dans cette maison. Il dégageait une certaine assurance, tandis qu'il évoluait dans son monde, mais qui n'allait pas jusqu'à l'arrogance.

— Trois enfants, répéta-t-il. Ils doivent bien t'occuper.

— Ce n'est pas simple tous les jours, reconnut Marie en se servant des maniques pour sortir les lasagnes du four. Mais ils sont assez matures dans l'ensemble. Tu peux m'attraper des assiettes ? Elles sont sur ta gauche.

Tom ne fronça même pas les sourcils, réagissant comme s'il n'y avait rien de plus naturel pour lui que de l'aider à mettre la table. Ils agissaient l'un avec l'autre avec une espèce de complicité silencieuse, sans jamais se gêner alors qu'ils s'agitaient dans la même pièce. Marie servit les assiettes tandis que Tom disposait les couverts, puis ils s'assirent l'un face à l'autre.

— Je voulais te remercier d'avoir accepté le rendez-vous, fit Tom. Je n'étais pas certain que tu me prennes au sérieux...

— Parce que tu as échangé des croissants contre mon numéro ? devina Marie.

Tom se fendit d'un léger éclat de rire, en hochant la tête :

— C'était un sacrifice douloureux, mais nécessaire. Plus sérieusement, merci d'avoir accepté mon invitation.

— C'était un plaisir.

Sur ces mots, elle s'empara de sa fourchette, souhaita « bon appétit » à son convive et dégusta une généreuse part de ses lasagnes. Pour une fois, la béchamel avait bien le goût de la noix de muscade, le piment était toujours aussi bien dosé, quel dommage que... un râle la tira de ses considérations culinaires. À l'autre bout de la table, Tom avait adopté une teinte écarlate et ses yeux larmoyaient.

— Tom ? s'inquiéta Marie en se levant de sa chaise.

L'homme étouffa une quinte de toux et repoussa son assiette. Il voulut parler, mais comme il toussait, Marie s'empressa de lui tendre un verre d'eau. Des plaques rouges émergèrent sur son visage et son cou tandis qu'il buvait à grand trait. Ce n'était pas la première réaction allergique que Marie voyait – l'une de ses collègues était intolérante aux fruits de mer – et même s'il n'avait pas gonflé ou bleui, elle resta près de lui jusqu'à ce qu'il retrouve son souffle.

— J'avais oublié de te prévenir, fit Tom, d'une voix un peu étranglée. Je suis allergique au piment.

Tom avait vraiment l'air embarrassé, mais certainement pas autant que Marie. Certes, elle n'avait eu aucun moyen de le savoir, mais elle n'avait pas prévu que leur premier rendez-vous risque de se terminer aux urgences.

L'homme toussota, visiblement mal à l'aise, et désigna les lasagnes du doigt :

— Je suppose qu'il y a du piment partout ?

Il essayait de plaisanter, probablement pour distraire l'attention de Marie loin des plaques rouges qui constellaient ses joues, et la mère de famille lui fit grâce de tout commentaire. Qu'importait l'âge, se retrouver couvert de boutons au premier rendez-vous avait de quoi déstabiliser.

— Oui. Je...

Elle réfléchit un bref instant, puis claqua des doigts :

— Je sais. Pourquoi ne pas commander des pizzas ? Margherita ?

Tom hocha la tête, visiblement soulagé et Marie passa un rapide coup de fil. Ses trois enfants n'étaient pas difficiles, mais le numéro de la pizzeria du quartier avait une place de choix dans son répertoire. Elle n'eut d'ailleurs pas besoin de donner son adresse au livreur, dès qu'il sut son nom, il lui assura qu'il serait là en moins de vingt minutes.

— Et voilà, fit-elle une fois qu'elle eut raccroché. Notre dîner est en route.

— Je suis désolé, j'aurais dû penser à...

— Ne t'en fais pas. Je le saurai...

Elle s'interrompit juste avant de dire « pour la prochaine fois » – ce serait un peu trop s'avancer, mais Tom ne releva pas. Il y eut un léger temps mort, avant qu'ils ne reprennent leurs discussions. L'homme se détendit bientôt tout à fait, et, subjugué par Marie, en oublia totalement ses démangeaisons. Ils étaient de retour dans leur bulle quand le téléphone de Marie sonna – le livreur venait d'arriver.

— Je vais aller me rafraîchir dans la salle de bain, prévint Tom tandis que Marie s'en allait récupérer les pizzas.

Marie hocha la tête, mais elle avait la tête ailleurs. Ce n'était pas que son invité ne se montrait pas charmant – elle n'avait rien à lui reprocher – mais elle était distraite. Elle paya le livreur, puis retourna dans la cuisine vérifier que les parts étaient bien coupées. Marie agissait machinalement, préparant les assiettes et débarrassant les lasagnes. Tom la rejoignit, un peu moins rouge :

— Je m'excuse encore. Et merci pour les pizzas.

— Pas de souci, ne t'en fais pas.

Elle lui fit passer son assiette et s'empressa d'empoigner sa propre part de pizza – les lasagnes l'avaient mise en appétit, mais elle n'avait pas eu le loisir de dîner proprement. Sauf que cette fois, elle n'eut pas même le temps de prendre une seule bouchée que Tom s'étouffa. Les yeux exorbités, il reposa son assiette et se rua vers les toilettes. Marie haussa les sourcils, un peu perplexe, et laissa son assiette sur la table pour suivre son invité. Il revenait d'ailleurs, encore plus rubicond... et surtout furieux.

— Tu pouvais me le dire si je t'agaçais autant ! s'écria-t-il.

— De... quoi ? articula Marie, complètement interloquée.

Tom désigna le reste de pizza dans son assiette.

— De l'huile pimentée ? Vraiment ? Je t'ai pourtant dit...

Je... l'huile ? Marie eut un sursaut de lucidité. Elle n'avait pas réfléchi, elle avait simplement préparé la pizza comme elle le faisait toujours... elle n'avait aucune intention de mettre du piment dans la pizza, pas après que Tom...

— Si tu voulais m'éconduire, tu aurais pu t'y prendre autrement ! s'énerva Tom.

— Je ne l'ai pas fait exprès, se défendit la mère de famille. Je m'excuse, j'avais la tête ailleurs...

— Ah bon ? Reconnais plutôt que tu n'es qu'une hypocrite.

Une... *hypocrite* ? Il venait... de l'insulter ? Alors qu'elle avait manifesté ses regrets et qu'elle n'avait aucune intention de le mettre en mauvaise posture ? Vraiment ?! Marie vit rouge. Elle pinça les lèvres, une froideur sans nom lui raidissant les épaules et croisa les bras.

— Sors de chez moi, exigea-t-elle en redressant le menton. Immédiatement.

Tom haussa les sourcils, comme s'il n'en revenait pas puis secoua la tête.

— Je n'aurais jamais dû venir, pour commencer.

— Sors d'ici, insista Marie.

Elle ne le raccompagna pas, tandis qu'il traversait la maison et récupérait sa veste. Elle entendit la porte se refermer doucement, et s'étonna qu'il ne l'ait pas claqué.

— Autant pour ma soirée...

Chapitre 14

Sedrao

Tom était assis sur la table à manger, au milieu de la nuit. Il n'arrivait pas à trouver le sommeil depuis qu'il avait appris qu'il était séropositif. Ce fut un choc, quand son médecin le lui avait annoncé. Tout ça à cause de son ex-compagne.

Il soupira et se remémora son passé, ses années-lycée et son premier amour. Elle s'appelait Pauline et elle avait été une personne très importante, précieuse pour lui. Elle avait permis à Tom de s'ouvrir peu à peu. Il était de nature silencieuse. C'était son caractère depuis qu'il était petit, il ne parlait que si c'était nécessaire. Dans son parcours scolaire, cela avait beaucoup intrigué ses camarades de classe. Cependant, il n'avait pas vécu de harcèlement scolaire, car il parlait toujours au moment parfait et en utilisant les bons mots. Cela permettait de désamorcer les situations conflictuelles. Il avait toujours préservé sa vie privée.

Ce fut d'abord Pauline, qui vit derrière son silence, les mots qu'il choisissait, son attitude non verbale, un jeune homme qui attendait que sa scolarité se passe pour enfin faire les choses qui lui tenaient à cœur, ses très rares éclats de rire, quand il lisait pendant que tout le monde cherchait à créer des liens sociaux, qu'il était tellement plus intrigant, intéressant que ce qu'il montrait en public. Pauline avait mis des mois à se rapprocher très doucement de Tom. C'était au départ simplement des bonjours, au revoir, à demain, puis elle demandait si la place à côté de lui était disponible, si elle pouvait s'asseoir et à la fin elle lui demandait ce qu'il lisait. Il lui avait donné le courage de lire lorsqu'ils étaient en cours. Elle adorait lire et avait si peur que les autres se moquent d'elle. Ce ne fut pas le cas. Au fil du temps, tout le monde, élèves comme professeurs, pensaient qu'ils étaient en couple.

Quand ils s'étaient rendu compte de ça, ils en avaient eu un fou rire. C'était tellement cocasse. Le lien amical avait duré durant toute leur secondaire. Elle lui avait ouvert le monde du jeu vidéo, particulièrement du jeu *Diablo III*, et les films *Pixar*. Ils avaient regardé ensemble *Kung-Fu Panda*, elle avait une préférence pour le 1 et lui le 2. Une fois qu'ils furent de jeunes adultes à

l'université et indépendants, leur lien avait évolué. Ils s'étaient rendu compte effectivement qu'ils étaient amoureux.

Ils se soutenaient depuis des années et leur affection avait changé. Ils avaient évolué ensemble positivement vers ce changement de relation. Ce n'est qu'au début de leur vie d'adultes et quand ils vécurent ensemble que les problèmes arrivèrent et durèrent. Ce qui les amena à finalement se séparer. Ils étaient tous les deux tristes que leur lien ait changé à ce point. Ils savaient qu'il n'y avait aucun retour en arrière possible. Ils se souhaitèrent le meilleur pour la suite de leur vie et n'avaient plus eu de contact depuis. Tom se demandait ce que Pauline était devenue.

Lorsqu'il sortit de ses souvenirs, la nuit avait fait place au petit matin. Il sentait son ventre gargouiller et prépara le petit déjeuner. Après celui-ci, il lança une partie de Diablo III et joua à en perdre la notion du temps, c'était exactement ce qu'il cherchait, oublier ce qu'il avait découvert. Il avait besoin de retrouver un cocon où il pouvait se réfugier, car avoir découvert qu'il était séropositif avait ouvert en lui une vulnérabilité émotionnelle. La preuve, ses émotions l'avaient empêché de trouver le sommeil. Cela faisait des années qu'il n'avait plus fait de nuit blanche. Ce fut lorsqu'il était à l'Acte V dans le *Cœur de Pandémonium* que son téléphone sonna. Surpris, il mit en pause et regarda l'émetteur. Il fut étonné de voir que c'était Marie. Il décrocha.

— Bonjour Tom.

— Bonjour.

— Je ne te dérange pas ? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas.

— Je suis désolée de la manière dont s'est déroulée la soirée qu'on a passée, lança-t-elle, d'une voix profonde.

Il sentait sa tristesse. Il aurait voulu créer un lien avec elle. Elle était très intéressante comme personne. Il lui avait parlé de jeux vidéos et elle l'avait écouté avant de lui dire qu'elle aussi jouait à des jeux vidéos. C'était un des éléments positifs de la soirée bien qu'elle se soit mal finie.

— Est-ce que tu as autre chose à me dire ? répondit-il sèchement.

Elle accusa le coup.

— Oui, encore deux choses.

Elle sentait qu'elle devait aller à l'essentiel.

— Parle, ordonna-t-il.

Elle fut surprise de sa réaction et ne se fit pas prier.

— J'aimerais te revoir, déclara-t-elle.

— Je ne suis pas chaud, répondit-il froidement.

— J'avais la tête ailleurs, par rapport au piment, c'était involontaire. J'ai d'ailleurs appris pourquoi mon fils n'était pas là. À la fin de sa phrase, la voix de Marie se brisa et elle éclata en sanglot.

Tom fut surpris de sa réaction et senti que c'était important. Il ne pouvait pas couper comme ça la conversation.

— Pourquoi ? répondit-il

— Il s'est fait percuter par une voiture alors qu'il rentrait à vélo.

Il eut le souffle coupé.

— Où est-il ?

— À l'hôpital, dans le coma, murmura Marie.

La phrase cloua Tom sur place.

— Tom, te voir me permettrait de me changer les idées, j'en ai besoin. J'aimerais aussi avoir une deuxième chance, le courant était passé non ? reprit-elle.

Oui, il avait aussi senti que le courant était passé.

— Vu les circonstances, je me vois mal refuser, capitula-t-il.

— Je te remercie grandement, répondit-elle soulagée.

— Qu'est-ce que tu aimerais faire ?

— Aller au restaurant, celui sur la place.

— Vers 20h00, demain cela te convient ?

— Parfait, confirma-t-elle.

— Je vais te laisser, bonne journée, conclut-elle.

— Bon courage.

Par la suite, il reprit sa partie pour se changer encore une fois les idées.

Chapitre 15

Nicolas Brulant

J'ai le S.I.D.A., *A.I.D.S.* en anglais.

Mais *A.I.D.S.* peut vouloir dire en français que j'ai besoin d'aide. En un sens, cela ne veut rien dire...

Non... Je souffre juste d'immunodéficience... Rien de plus. Et ce soir, je vais de nouveau rencontrer Marie.

Marie, qui voudrait votre beau nom tourner, il trouverait Aimer

La rue est étrangement vide. Il pleut légèrement. Paris est ainsi, triste et joyeuse sous la pluie.

Je m'allume machinalement une clope et j'en porte ses volutes à mes narines. Je ne fume pas. Juste que le moment s'y prête. Cette femme me fascine et je suis malade. Malade à en mourir.

Comment ne pas offrir à un condamné une dernière cigarette. Imaginer ses lèvres posées sur mon corps revient pour moi à consumer cette tige de tabac encre Camel.

Les matins solennels, le rhum, la cigarette... Les ombres du tabac, du bain et des marins visitent ma cellule où me roule et m'étreint le spectre d'un tueur à la lourde braguette.

En me posant devant sa porte je sens mon cœur battre dans l'ensemble de mon corps. Mes tempes *flappent* ma cervelle. Ce mot n'existe pas mais il traduit parfaitement l'état des sentiments inconnus que je découvre en pensant à Marie. Et je me bloque, je deviens mon ombre réverbérée sur le mur, une sorte de masse amorphe qui hésite à agir pour prendre vie.

J'appuie sur son prénom et sa voix de sirène m'envoûte.

— « Bonsoir Ulysse, vous êtes de retour. Les Argonautes sont tous morts mais je vous attends depuis tant de temps... Montez non pas au 7ème ciel, juste au 4ème étage. Votre Pénélope vous attend. Le code est 1324. »

Machinalement je tape le passe qui m'ouvre la grotte de Midas. Et pas à pas, je monte.

Cela fait trois heures que je me prépare. Mon cœur n'a pas battu comme cela depuis mon divorce. Quand cet enculé m'a annoncé qu'il partait avec sa secrétaire en me laissant seule avec les enfants, j'ai cru que j'allais mourir.

Mais non.

Par contre aimer, non, plus jamais.

Et l'amour ? Il faut nous laver de cette crasse héréditaire où notre vermine stellaire continue à se prélasser.

Que faire à manger ce soir s'il a des intolérances ? Que faire pour lui plaire et lui montrer la femme rayonnante que je suis ? Pourquoi vouloir lui plaire alors que j'ai déjà trois enfants et que je ne compte plus en avoir ? Et ensuite, comment le présenter à ma famille ?

Marie d'un clignement de sourcil retourna ces questions et elle se passa délicatement du gloss sur les lèvres.

Et comment lui annoncer ce problème d'ordre intime ?

Un bruit aigu stoppa net ses pensées, il était là, en bas de l'appartement.

Dans sa jupe noire elle se mira une dernière fois avant d'aller lui ouvrir.

— Bonsoir Tom, vous êtes là. Mes enfants sont absents, ils sont chez leurs grands-parents. Montez, 4ème étage, je vous attends. Marie gloussa, elle oubliait l'essentiel. Le code pour entrer est 1, 3, 2 et 4. Numéro 2806. »

Raconter la montée des escaliers, les banalités d'accueil, le repas, la gêne d'un amour naissant serait obscène. Passons directement à la partie qui nous intéresse.

Tom est légèrement saoul. Il est sous le charme de Marie. Toutefois un frein l'empêche de faire le premier pas. Ce frein porte un nom, ce frein est sa maladie, un acronyme de quatre lettres, *A.I.D.S.*

Effleurer la main de Marie quand il l'a aidée à débarrasser la table l'a plus que perturbé.

Marie quant à elle ne laisse rien transparaître. Mais intérieurement elle bout. Tom, son corps, son odeur, ses mots, son être tout l'attire. Toutefois elle aussi a un frein. Le poids de la culpabilité la ronge. Elle n'arrive pas à s'en libérer.

Le repas est terminé. Que faire ??? Tom est sur le départ mais Marie ne veut pas que cela se termine ainsi. Elle doit parler.

— Tu sais Tom, j'ai beaucoup de choses à te dire sur moi. Il y a des zones d'ombres que j'aimerais lever.

Tom la regarde sans parler. Les mots n'arrivent pas à sortir de sa bouche. Lui aussi a plein de choses à dire, dont un secret terrible mais il est pétrifié. Il se dit que l'instant est magique. Il pose un doigt sur la bouche de Marie pour lui indiquer qu'elle n'a pas à parler de ses secrets. Il avance sa bouche pour l'embrasser. Le temps se suspend... Il ferme les yeux, Marie aussi. Et soudain, comme la glace qui craque sous les pieds d'un patineur, Marie se retire du baiser.

Non lui dit-elle, je ne peux pas. Avant de t'embrasser je dois te dire quelque chose.

Un silence pesant s'installe entre eux.

Marie s'engage alors dans une explication détaillée de sa culpabilité.

Marie lui explique que son ancien mari passait son temps à la tromper.

Qu'elle a depuis du mal à faire confiance aux hommes.

Que pire, sa bouche est sèche, elle ne peut en faire sortir des mots...

Le pire du pire est arrivé. À force de multiplier les infidélités, son ex-époux l'avait contaminée.

Elle avait en elle une tache d'infamie qui se nomme aux yeux du monde S.I.D.A.

Qu'elle suit depuis deux ans une trithérapie, qu'elle voit un psychiatre pour l'aider à mieux vivre cela... et que c'est une des raisons, qui fait qu'elle ne veut plus s'engager dans une relation suivie avec un homme...

Pour Tom le choc est énorme. Il essuie machinalement les larmes qui coulent sur les joues de Marie pendant qu'elle lui parle de tout cela. Il ne prononce pas un mot.

Il tend les bras vers elle pour la serrer contre lui.

Il lui dit doucement à l'oreille : « Je ne sais pas si c'est incongru mais je t'aime. »

Marie se demande si elle comprend réellement ce qui se passe pour eux.

À la radio une chanson de Daniel Darc se met à raisonner.

Et moi je n'attends qu'elle, oui mais autant vouloir se tuer dans son lit couché en espérant une balle perdue...

Tom lui dit qu'il veut passer la nuit avec elle. Qu'ils ne feront pas l'amour et que cela ne le dérange pas. Il lui dit aussi qu'il est plus qu'heureux de l'avoir

rencontrée. Qu'il veut prendre son temps pour la découvrir. Que lui aussi a des choses à lui raconter. Mais qu'il le fera demain, sous la forme d'une trace écrite.

Cette trace écrite que Marie lira demain à son réveil, c'est simplement celle que vous venez de lire.

Remerciements

Merci infiniment aux auteurs,

NATALIA, Sylvie, Michelessi, Ju2, Judith Endrès, KIKI76, NATALIA,
Christophe Oyra, Mathieu, B. Fontaine, Marine P.,

À Christophe Oyra et Marine P. pour la relecture et la correction,
À NATALIA pour son remarquable travail sur la correction et la cohérence,

...et rendez-vous pour la prochaine édition !

Mathieu